





10/2

SAINTE TÉRÈSE

DE JÉSUS

91

PARIS — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.





SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

SAINTE
TÉRÈSE
DE JÉSUS

FONDATRICE DES CARMELITES ET DES CARMES DECHAUSSÉS

PAR

M. CAPEFIGUE

L'Enfer est l'impuissance d'aimer ou d'être
aimé.

(Pensée de sainte Térésa.)

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M D C C L X V



LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

SAINTE
TÉRÈSE
DE JÉSUS

FONDATRICE DES CARMÉLITES ET DES CARMES DÉCHAUSSÉS

PAR

M. CAPEFIGUE

L'Enfer est l'impuissance d'aimer ou d'être
aimée.

(Pensée de sainte TÉRÈSE.)

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M D CCG LXX

SAINTE TÉRÈSE

DE JÉSUS

I

LES OEUVRES DE SAINTE TÉRÈSE (1) DE JÉSUS

1515-1527

Quand un voyageur, épris des souvenirs du passé, traverse la vieille Castille, il salue Avila, placée au flanc d'un coteau un peu dénudé de la Sierra-Guadarrama (2) ; Avila, la cité des ca-

(1) Les lettres autographes de sainte Thérèse portent la signature : *Teresa de Jesu* ; ainsi on ne doit plus écrire Thérèse ; c'est aussi l'opinion du Révérend Père Bouix, de la Compagnie de Jésus, qui a publié d'une manière si savante et si complète les *Œuvres de sainte Thérèse*.

(2) Ceux qui veulent se faire une idée de l'Espagne des

valiers (Avila de los caballeros). Là s'élevait le beau couvent des Carmes-Déchaussés ; de tous les religieux qui sanctifiaient cette retraite, il n'en reste plus que trois ou quatre, et encore sécularisés par les lois modernes. Bâti en souvenir de sainte Térése, ce couvent fut élevé sur la chambre qui contenait son berceau ; sa statue brille encore sur l'autel près de ses pieuses reliques avec son beau rosaire (la prière espagnole par excellence, récitée avec tant d'ardeur par les jeunes castillanes), ses sandales mauresques (alpargata) et son bâton de voyage en bois de laurier rose.

Autour de l'église est le cloître qui respandit de peintures à la fresque (on les dit de Murillo), qui racontent la vie séraphique de sainte Térése ; à côté, un beau jardin ; des vignes rampantes enlacent les murs tapissés de jasmin et de quassies. La tradition veut que la sainte, alors jeune fille, se soit souvent promenée dans ce jardin, quand les nobles cavaliers lui présentaient leurs hommages, comme à la señorita issue d'une illustre maison.

Sainte Térése a beaucoup écrit. La Bibliovrais hidalgos, doivent visiter la vieille Castille ; j'y ai vu de petits chevriers nus, courant de rocher en rocher, comme dans le récit du Don Quichotte de Cervantes.

thèque de l'Escorial conserve avec respect les autographes de deux livres de sainte Tèreſe : *le Discours sur la fondation des Carmélites, la Manière de visiter les couvents*, en espagnol ; je n'ai pu voir le manuscrit original du *Château de l'intérieur*, gardé au couvent des Carmélites de Séville ; la rigueur des règles du monastère s'y opposait, même pour les ecclésiastiques.

Mais dans un vaste couvent de la Manche, près de la venta del Tobozo, fondé par Ferdinand et Isabelle, après la conquête de Grenade sur les Maures et la délivrance des Espagnes, monastère, vendu et détruit, on trouvait la collection des éditions *princeps* des OEuvres de sainte Tèreſe. Sur un rayon de chêne et de noyer s'étaient de beaux et corrects in-folios, reliés en peau de taureaux noirs, offrande des matadores et des picadores, vaillants vainqueurs ! Sur un autre rayon étaient rangés quelques volumes couverts en parchemin de Bologne ou de Venise ; enfin une infinité de petits in-16, si précieux et si commodes, maroquinés à la mauresque, or, rouge, jaune comme une tapisserie des mosquées de l'Alhambra, conquises par la chevalerie castillane au XVI^e siècle.

Les travaux de la sainte sont considérables. Au premier rayon, en espagnol, étaient les OEu-

vres de sainte Térèse de Jésus, publiées par le frère Diégo, de *la Conception*, général des Carmes, et dédiées à Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, *las Cartas ou lettres de sainte Térèse*, avec les notes de dom Juan de Palafox (1) y Mendoza, *les Avis sur l'oraison mentale, la Conception de l'amour de Dieu* sur les cantiques, *le Chemin de la perfection, le Château de l'intérieur*, à l'imitation de saint Augustin, qui avait écrit *la Cité de Dieu*; *les Pensées sur l'amour de Jésus-Christ, la Gloze de sainte Térèse*, depuis connue sous le titre de *Cantique* après la communion.

Indépendamment de ses ouvrages, d'une douce méditation, sainte Térèse, fondatrice d'une grande réforme monastique, a écrit plusieurs livres sur l'art de conduire et de gouverner sa communauté; traités pratiques qu'elle couronna par son *Chemin de la perfection*. Sainte Térèse, après avoir expliqué la vie usuelle, s'élève jusqu'au dévouement sublime qu'on peut obtenir de l'âme par l'application des vertus célestes; on dirait un discours de Platon. Plus de deux

(1) Jean de Palafox, évêque de los Puebla de los Angeles, dans le Mexique, devint un étendard pour le Jansénisme; il se fit l'ennemi de la Compagnie de Jésus; sa béatification ne fut point admise à Rome (1777).

cent cinquante lettres de sainte Tèreſe (1) destinées à diriger le gouvernement de l'âme, respirent une vertu douce, une vie aisée, facile, une gaieté sainte qui appelle une félicité divine, une indulgence qui attire les cœurs mondains sans les condamner ni les flétrir.

Mais le livre par excellence de sainte Tèreſe c'est sa vie, écrite par elle-même, en quarante chapitres, depuis son enfance jusqu'à ses fondations (2). Tous les cœurs éprouvés ont besoin de dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils ont subi ; et quand l'orgueil philosophique ne vient pas corrompre ces confessions, elles sont un éclatant miroir de la vie humaine.

Le héros modèle de sainte Tèreſe fut saint Augustin ; comme lui, elle ne dissimule pas ses passions, ses coquetteries. « Le désir de plaire se glissa dans mon cœur, dit sainte Tèreſe (3), je ne pensais plus qu'à me parer ; mes mains, ma tête, mes cheveux, ma coiffure, devinrent l'objet de mes soins ; il fallut avoir des parfums,

(1) Ces lettres ont été publiées avec beaucoup de soin par le Révérend Père Bouix.

(2) J'ai analysé les Œuvres de sainte Tèreſe à la fin de ce volume.

(3) Troisième chapitre. Il y a des aveux d'une simplicité telle, que je me suis abstenu de les reproduire.

et je recherchais toutes les autres vanités de la parure. Plusieurs années se passèrent dans les pensées d'une frivolité criminelle. Mon père, qui m'observait sans doute, ne permettait l'entrée de sa maison qu'à ses neveux. Ces jeunes gens, un peu plus âgés que moi, me prodiguaient des soins et des attentions ; nous passions les journées ensemble ; ils ne m'entretenaient que de leurs folles inclinations, de leurs étourderies. Je les écoutais avec intérêt, et j'avais à grands pas vers le mal. Mettant de côté les exemples de sagesse et de vertu que me donnait une de mes sœurs, je me liai avec une de nos parentes dont les conversations me changèrent tellement, que l'on ne reconnaissait plus en moi les heureuses dispositions que j'avais reçues du ciel. Cette parente et une de ses amies m'avaient fait partager tous leurs défauts et leurs mauvaises qualités. Mon père ne pouvant leur défendre l'entrée de sa maison, ma sœur se joignit à lui pour me faire de sages remontrances ; mais tout fut inutile, et mon adresse, qui dans les jeunes cœurs est si grande pour le mal, me fournissait toujours des moyens pour tromper mon père. J'avais perdu la crainte de Dieu. »

C'est avec cette charmante candeur que s'exprime sainte Tèreise sur les amusements de sa

jeunesse distraite ; on s'explique donc comment les jeunes filles du grand monde, dans les premières déceptions de leur cœur, allaient se réfugier sous les règles de sainte Térése. Bossuet mit cette tendre vie sous les yeux de M^{lle} de La Vallière, dans ses jours de tristesse et de désespoir, quand, parée encore de ses atours, elle subissait les dédains d'un roi épris de sa rivale, M^{me} de Montespan.

Ce fut dans le couvent des Carmes de la Manche, dont je viens de parler, que pour la première fois je lus la vie et les œuvres de sainte Térése. Maintenant que sont devenus ces beaux couvents de l'Espagne, victorieuse des Maures ? Une révolution récente a détruit ces refuges de la piété ; elle a sécularisé ses fraylès, ces héros qui sauvèrent l'Espagne dans la guerre de l'indépendance. Les Carmes-Déchaussés surtout défendirent Saragosse ; un descendant de l'évêque Palafox (le commentateur des Lettres de sainte Térése), fut ce capitaine général de l'Aragon qui prononça d'héroïques paroles contre l'étranger (1). Sommé de se rendre après l'assaut de

(1) Don José Palafox y Mélzy : L'original de sa réponse aux assiégeants est encore conservé. — Quartier général français. *Capitulation* Lefebvre Desnouettes. — Quartier général de Sarragosse. — *Guerre au couteau*. Palafox.

maisons en maisons, de chaque couvent, de chaque posada, Palafox répondit ces mots qui retentirent dans la postérité : « la guerre aux couteaux! »

J'ai retrouvé une grande partie des belles éditions de sainte Térése dans la Bibliothèque impériale de Paris, et sur ces OEUvres, j'ai cherché à raconter sa vie.

1515-1555

L'Aragon et la Castille étaient sous le règne de Jeanne, la fille de Ferdinand et d'Isabelle, la mère de Charles-Quint, cette grande martyre de l'héroïsme conjugal, celle que les Espagnols ont appelé la folle (*la loca*) ; six ans après la mort de Ferdinand, archiduc d'Autriche, son mari tant aimé. Il était mort jeune, beau, et Jeanne désolée promena son cadavre couronné dans une lugubre procession, entouré de cierges et de flambeaux de cire, jusqu'à Burgos ; l'évêque lui dit : « Reine, vous commettez un sacrilège en arrachant un corps à la terre et en disputant une âme à Dieu. » Jeanne, vêtue de deuil, l'œil égaré par la douleur se retira dans une tour solitaire ; elle ne reparut plus que

pour défendre les droits de son fils et les libertés d'Aragon et de Castille : ainsi était la femme espagnole, enthousiaste, pieuse et dévouée. Il faut bien l'étudier pour expliquer sainte Tère-se (1).

Dans le château d'Avila, le 28 mars 1515, naquit une jeune fille à laquelle on donna le nom tout espagnol de Térésa, son père était Alphonse Sanchez de Cépéda, un des hidalgos les plus loyaux, les plus braves ; il n'avait jamais menti ni prononcé un blasphème, ni une médisance ; tout ce qu'il disait il était prêt à le soutenir par l'épée ; il avait horreur de tout ce qui était servitude ; il avait des paysans et pas un serf. La mère de sainte Térèse Beatrix de Ahumeda appartenait à une antique famille qui avait donné trois évêques à la Castille. D'une incomparable fécondité, elle eut douze enfants, neuf garçons et trois filles : « tous distingués, dit sainte Térèse, par leur aptitude, excepté moi qui n'était bonne à rien, et qu'ainsi qu'il arrive plus d'une fois était la préférée. Mon père aimait la lecture des bons livres ; il en avait qu'il destinait à l'usage de ses

(1) La légende de Jeanne la Folle est populaire dans toutes les Espagnes.

enfants. Ma mère le secondait en nous apprenant de bonne heure à prier Dieu, et en nous inspirant une tendre dévotion à la Vierge, mère de Dieu et aux saints : tous les deux nous portaient à la vertu par leurs bons exemples (1). »

Pour cette génération pieuse et croyante, la lecture des livres saints avait un charme particulier ; notre époque mondaine et légère comprend à peine, où dédaigne ces vies de dévouement à une idée, à un symbole ; le bruit du monde distrait les âmes. Et encore la génération se fait plus indifférente, plus sceptique qu'elle n'est réellement ! elle a ses croyances, ses légendes et même ses puérités ; tel qui repousse les merveilles de la vie d'un saint croit aux épopées de la victoire, aux miracles de l'amour ; tel qui dédaigne les reliques s'agenouille devant un petit chapeau, une épée rouillée ; l'un, qui se rit des pèlerinages en Palestine, va visiter Sainte-Hélène ; l'autre, qui raille les légendes, croit aux cartes, aux sorciers, au magnétisme. La croyance est dans le cœur de l'homme, la belle et poétique partie de l'humanité.

L'idée du martyr même n'est pas extraordinaire parmi les hommes ; on court à la gloire, à

(1) *Confession de sainte Térèse*, t. IV.

l'honneur ; on se sacrifie pour un principe, pour une cause. Ce qu'on appelle fanatisme n'est qu'une belle exaltation des idées ; une société indifférente est incapable de grandes choses. Ce qui créa le vrai caractère du hidalgo au quinzième et seizième siècle, ce fut la lecture des légendes et des romans de chevalerie. Cervantes, en les raillant dans *Don Quichotte*, fut un de ces spirituels sceptiques qui tuent l'esprit public d'une nation. L'héroïque pensée de l'Espagne était alors l'expulsion ou la conversion des mauresques, on la prêchait partout comme la délivrance de la patrie ; cette idée on la portait depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, et nous trouvons dans la vie de sainte Tèreſe un épisode naïvement raconté qui se rapproche du style de Jehan de Saintré. « Je lisais les Vies des saints avec celui de mes frères pour lequel j'avais une affection particulière. En conversant ensemble sur les saints qui ont souffert le martyre, nous trouvions qu'ils avaient gagné le ciel à bien bon marché. Désirant arriver promptement au bonheur dont ils jouissent, nous prîmes la résolution de quitter, en secret, la maison paternelle, et de nous rendre dans le pays des Maures, en demandant l'aumône, dans l'espoir qu'ils nous feraient mourir de leurs

mains et qu'ils nous enverraient droit au ciel. Nous nous étions mis en chemin, priant Dieu de vouloir bien agréer le sacrifice de notre vie. A une petite distance de la ville, nous fûmes heureusement rencontrés par un de nos oncles qui nous ramena et nous rendit à notre mère, déjà bien alarmée de notre évasion. On nous gronda beaucoup, et le frère ne manqua pas de rejeter la faute sur sa sœur. »

Voyez-vous ces pauvres petits pèlerins qui partaient pour obtenir la palme du martyr ! Ramenés chez leurs parents, ils avaient à peine douze ans ; le frère et la sœur, tendrement unis, construisirent de leurs mains, dans le jardin qu'ils appelaient le Paradis, deux cellules de cénobites ; ils voulaient s'y retirer, mais leurs cellules mal construites ne résistèrent ni au vent ni à la pluie ; elles tombèrent avec leurs projets fragiles.

Cet enfantillage pieux dans le sacrifice supposait des âmes prêtes aux héroïques choses. Depuis cette enfance chevaleresque, la vie de sainte Tère se s'écoula entre le monde et le cloître, dominée en tout par le devoir. « Heureusement les sentiments de l'honneur, continue-t-elle, me restaient, et ils me retenaient dans de vives inquiétudes. Mon père, qui remarquait en

moi un grand changement, me proposa d'entrer dans un couvent, sous prétexte que, ma sœur aînée venant de se marier, il n'était point convenable que, n'ayant que quinze ans, je restasse seule avec lui. Quoique cela se fût bientôt dissipé, je n'en veillais pas moins soigneusement à tout ce qui pouvait toucher à mon honneur (1), et j'avais eu un soin extrême de tout cacher, ne considérant point, ô mon Dieu, que tout est découvert à vos yeux. J'étais depuis plusieurs mois engagée dans ces besoins dangereux, lorsque, d'après le désir de mon père, j'entrai dans la maison des religieuses Augustines, à Avila, quoique alors je fusse bien éloignée de vouloir embrasser la vie religieuse, cependant je fus touchée par les exemples de piété, de vertu et de régularité que j'observai dans cette maison. Je commençai peu à peu à revenir à ces sentiments que Dieu m'avait inspirés dès mon enfance, et je reconnus qu'il nous fait une grâce inappréciable quand il nous met en société avec des personnes vertueuses. La supérieure des pensionnaires sut me gagner par sa discrétion et sa piété solide. Elle parlait

(1) L'honneur castillan était alors en proverbe; il était encore plus exalté que l'amour chevaleresque.

de Dieu et des choses saintes avec une onction qui me touchait vivement. Je ne me lassais point de l'entendre, et les entretiens que j'eus avec elle contribuèrent beaucoup à l'heureux changement qui se fit en moi. Peu à peu une maladie qui survint, des lectures saintes, animèrent mon courage, et enfin je déclarai à mon père que j'avais pris la ferme résolution de me consacrer au Seigneur ; je le priai, avec les plus vives instances, de vouloir bien y consentir. Il me refusa cette permission, me représentant la tendresse qu'il me portait, et ajoutant qu'après sa mort je serais libre de faire ce qui me conviendrait. Comme tout était inutile, et que je ne pouvais vaincre ses répugnances, je crus devoir agir selon mes propres pensées : je sortis de grand matin, et j'allai me présenter aux Carmélites de l'Incarnation (1), demandant à y être admise au nombre des novices. »

Ici se révèle la véritable Castillane ! un moment elle a pu aimer la distraction, le plaisir, le monde plein d'attrait, mais la loi de l'honneur restait vivante et forte dans le cœur de la

(1) Je dois ici relever une erreur assez commune. Sainte Tère se ne fonda pas les Carmélites ; seulement elle en réforma la règle, comme celle des Carmes. Ceux-ci s'étaient déjà affiliés à des couvents de femmes.

jeune fille ; ceux qui ont vécu en Espagne savent combien sont chastes et convenables les conversations les plus coquettes, même au milieu des sérénades sous les balcons ; on parle amour pendant des heures entières entre le fiancé et la fiancée (1), et jamais ne vient la pensée d'une séduction coupable ; et je suis tout à fait de l'avis du R. P. Bouix de la Compagnie de Jésus (2), qui proclame sainte Tèrese tout à fait hors de péché mortel comme l'ont reconnu les actes de la canonisation ; il dit, avec une connaissance profonde du cœur humain, que, pour les âmes d'élite et scrupuleuses, la moindre faute grandit et se transforme en péché ; parvenue à l'état de perfection pure et sainte quand elle écrivit sa confession, Tèrese jugeait avec une sévérité outrée les actions les plus innocentes de sa vie passée, la moindre pensée qu'elle avait donnée au monde, la moindre parcelle de son chapelet béni, qu'elle avait égréné pour la société galante, lui paraissait un péché mortel ; et c'est ainsi qu'il faut juger les aveux de sainte Tèrese.

(1) A Séville, à Grenade, ces coutumes existent encore dans toute leur galanterie : J'en ai été témoin bien souvent ; c'est ce que ne pouvaient comprendre les Français.

(2) Voyez son excellente préface, en tête des *Confessions de sainte Tèrese*.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette lutte de la vie du monde et de la vocation religieuse, c'est qu'on voit sainte Térése, après une longue et douloureuse maladie, revenir à ses goûts de société polie et distraite. Durant cette cruelle maladie, on était venu la voir, l'écouter, car elle avait une conversation douce, attrayante : elle était fort jolie, spirituelle. Voici ses aveux : « Je m'engageai donc de nouveau, dit-elle, dans des occasions si périlleuses que, passant d'un divertissement à l'autre, de pensées à pensées, de vanité en vanité, mon âme retomba tout à fait dans la dissipation. Je n'osais plus m'unir à Dieu avec cette familiarité qu'inspire l'oraison ; et à mesure que mes péchés se multipliaient, je sentais s'affaiblir en moi le goût pour la vertu. Comme notre maison n'était point tenue à la clôture, on y recevait trop facilement les personnes du monde. J'en vins à un tel point de tiédeur, que je discontinuai l'oraison ou la méditation, me contentant de dire, comme les autres religieuses, les prières vocales prescrite par notre règle. Une de mes parentes, ancienne religieuse dans la maison, me donnait de bons avis que je ne suivais point. Je continuai mes conversations inutiles et dangereuses avec les personnes du monde. Au milieu de ces dissipations, et n'étant

âgée que de vingt-quatre ans, je perdis mon père (1). Les dernières paroles qu'il adressa à ses enfants, firent sur moi une profonde impression. Le prêtre qui l'avait assisté dans ses derniers moments se chargea de diriger ma conscience. D'après ses avis, je repris la méditation, mais je n'évitais point les occasions qui avaient porté le trouble dans mon âme et mon état n'en devint que plus pénible. Je voyais les fautes, et je ne voulais point me corriger. Dieu m'appelait d'un côté; le monde m'entraînait de l'autre. J'aurais voulu allier le ciel avec la terre, et je voyais que cela était impossible. Cette guerre intérieure me tourmentait et me faisait souffrir. Je passai près de vingt ans dans cet état. »

Sainte Tèreise était arrivée jusqu'à l'âge de trente-quatre ans (2) sans prendre la résolution d'une vie sainte; elle ne pouvait s'y résoudre; son âme était aimante, affectionnée; ceux qu'elle voyait étaient ses parents, ses amies; elles s'enivrait des doux bruits de la société castillane; elle aimait à entendre réciter les beaux romans d'honneur et de chevalerie; elle s'informait de

(1) Alphonse Sanchez de la Cépéda mourut dans les sentiments de la plus haute piété, en mai 1549.

(2) En 1559.

la cour, de la ville, des courses de taureaux, des plaisirs de la paix, des gloires de la guerre ; elle cherchait la distraction et cependant elle n'était pas heureuse : on ne peut être satisfait que par un parti pris ; le doute c'est la tristesse : on ne peut servir deux maîtres à la fois. Sainte Tèrese a raconté elle-même ce combat qu'elle livrait perpétuellement. « Je tombais et je ne me relevais que faiblement pour retomber aussitôt. Je ne goûtais ni la joie qu'éprouvent les âmes qui servent Dieu fidèlement, ni ce faux contentement que l'on cherche dans les plaisirs du monde. Lorsque je pensais à ces plaisirs mon âme se troublait ; je me rappelais ce que je devais à Dieu et je tombais dans la tristesse. Quand je parlais à Dieu en méditant, les affections mondaines se présentaient en foule pour me jeter dans l'inquiétude et l'abattement. Les infirmités, la maladie me reprenaient et alors le monde s'éloignait de moi ; je revenais plus sincèrement à Dieu et je travaillais à lui gagner les autres ; mais souvent j'avais à surmonter le dégoût, l'ennui surtout dans le temps où je voulais méditer. »

Enfin, ce qui sauva Tèrese de cette incertitude, ce fut la lecture *des Confessions* de saint Augustin ; il y avait une espèce de conformité

entre ces deux grandes âmes (1) ; saint Augustin, esprit ardent d'Afrique, succombant au milieu des plaisirs de cette civilisation épuisée que la Rome païenne avait jeté partout ; sainte Térèse, Castellane de cœur, éprise de la société polie et chevaleresque des Espagnes, qui était aussi une séduction ; saint Augustin, d'une vie légère, avec la foi dans l'âme ; sainte Térèse ne pouvant se séparer du monde et le désespoir au cœur. Il y a toujours espérance de repentir quand l'amour est exalté et l'imagination ardente ; un esprit froid, incrédule, sec, altier, restera dans le péché par orgueil ; mais l'âme tendre, rêveuse, qui a touché la joie et les déceptions de la vie, même en s'y enivrant dans la coupe des plaisirs, celle-là vous l'aurez tôt ou tard. Notre Seigneur a dit : « Vous qui avez beaucoup aimé, il vous sera beaucoup pardonné ! » Que voulez-vous faire d'un cœur qui a mathématiquement réglé sa vie, que rien n'a jamais ému, ni les passions couronnées de fleurs,

(1) Ce fut vers l'âge de quarante ans, que la conversion de saint Augustin fut opérée, après avoir lu ce passage de saint Paul : « Ne vivez pas dans les festins, ni dans l'impudicité. Revêtez-vous de Notre-Seigneur, et ne cherchez pas à contenter votre chair suivant les désirs de votre sensualité. »

ni la fraîcheur de la jeunesse, ni le coloris de l'amour. Celui-là se complait dans la raison pure et devient athée parce qu'il a découvert quelque mauvais reptiles, fruit de la génération spontanée. La raison didactique c'est la nature sans printemps, la vie sans affection, le cœur sans entraînement.

III

LA SECONDE VIE ET LES FONDATIONS DE SAINTE TÉRÈSE

1555 - 1564

De ce point de départ, la lecture *des Confessions* de saint Augustin, sainte Tère-se s'élança dans la voie qu'elle s'était proposée, et que depuis elle appela le chemin de la perfection. Pour atteindre ce but, sainte Tère-se, comme les Pères de l'Église et même les philosophes de l'antiquité, voulut se connaître elle-même : plongeant jusques dans les replis de son cœur, elle aperçut que son principal défaut était cette coquetterie de conversation, ce besoin de société et du monde, qui, plusieurs fois, lui avait fait oublier les lois sévères du cloître ; puis un peu d'orgueil de sa beauté et de son esprit. Pour se corriger elle eût besoin de la prière, de l'oraison, de la méditation : elle s'y livra avec

joie et quiétude ; elle se fortifiait ainsi l'âme par sa confiance en Dieu.

Cette perfection, qu'elle cherchait pour elle, sainte Tèreise ne l'imposait pas aux autres : personne n'était plus douce, plus indulgente ; sa dévotion était riante, colorée, jamais un visage triste et morne ; elle faisait aimer le devoir par la manière charmante dont elle l'accomplissait. Chérir, pardonner était son principe ; elle ne trouvait jamais de défaut chez les autres ; elle accueillait les femmes les plus abandonnées, le sourire aux lèvres, l'indulgence dans la parole. A l'orgueil de sa naissance, de sa maison, elle opposait la patience et la résignation ; plusieurs chroniques de sa vie racontent des traits d'humilité profonde (1). « Étant en voyage, elle entendait un jour la messe dans une église de Tolède, avec les religieuses qui l'accompagnaient. Une femme, qui était dans la même église, ayant perdu une de ses sandales, crut qu'elle avait été volée par une personne qu'elle vit seule enveloppée dans son manteau. Dans cette persuasion, elle prit la sandale qui lui restait et se jetant sur notre sainte, elle lui en déchargea

(1) Il faut rendre cette justice aux *Bollandistes* ; ce sont eux qui ont recueilli, avec le plus de soins, les plus précieux détails sur la vie de sainte Tèreise.

plusieurs coups sur la tête. Ses religieuses accoururent : « Que Dieu bénisse cette bonne femme, dit-elle, j'avais déjà bien mal à la tête. » Un habitant de la même ville, l'ayant fait demander au parloir, l'accabla d'injures grossières, l'appelant orgueilleuse, hypocrite. Elle écouta tranquillement et se retira sans dire mot. On vint pour la consoler, en lui disant que cet homme était un extravagant : « Je crois, au contraire, reprit-elle, que c'est un homme très-sage, très-prudent, puisqu'il a osé me dire mes vérités. » Elle méditait souvent sur l'incarnation, la mort de notre Sauveur et sur le sacrement de nos autels. Il serait difficile d'exprimer la ferveur avec laquelle elle approchait de la sainte table et l'effusion avec laquelle elle répandait son âme devant Dieu. »

Tel était l'esprit de cette société si pieuse, que ces actes de patience et de résignation, loin de diminuer la puissance morale de sainte Térèse, la grandissait au contraire, et ce ne fut qu'après une longue étude sur elle-même, qu'elle voulut mettre en action une pensée que depuis longtemps elle avait conçue : la réforme de certains ordres religieux. Le mot de réformation a deux sens : quand elle est violente, radicale, fougueuse, qu'elle renverse toutes les

barrières, comme celle de Luther et de Calvin, la réformation est une hérésie, parce qu'elle menace le dogme de l'autorité; mais quand une réforme n'est qu'une épuration des règles, une perfection dans le devoir, quand elle s'opère sous la puissance et l'autorité du Saint-Siège, alors elle est un couronnement de l'institution et rien n'est plus légitime (1).

Il était impossible de nier qu'au seizième siècle les ordres religieux ne fussent tombés dans un certain relâchement des règles pures et antiques : la pensée primitive des fondateurs, le *criterium* des règles, avaient été le travail, la prière, l'utilité pratique dans le monde chrétien, la solitude, la retraite; la plupart de ces règles étaient affaiblies ou même complètement oubliées. Quelques ordres religieux se mêlaient trop au monde, et en Espagne surtout, ils s'étaient fait politiques; les Dominicains, par exemple, avaient la mission de présider au Saint-Office; les Augustins vivaient dans une certaine molesse; les controverses de mots absorbaient un temps précieux.

L'ordre des Carmes, né dans la Palestine, au

(1) C'est ainsi que Rome a toujours examiné les questions de la réformation des ordres religieux, l'épuration des règles.

milieu du désert, sur le mont Carmel, à l'inspiration du prophète Élie, avait subi la tiédeur du siècle; né pour la solitude, il se mêlait partout au monde, n'observant plus pour ainsi dire que les prescriptions extérieures, les formules de prières et d'oraisons rituelles; beaucoup de couvents ne se soumettaient même plus aux jeûnes et aux macérations, aux devoirs de pauvreté et d'humilité; les religieuses des divers ordres de la règle du mont Carmel (1) rejetaient également la solitude; leur parloir était incessamment rempli de leur famille et de leurs amis. Sainte Tère se avait vu par elle-même, durant son séjour au couvent de l'Incarnation d'Avila, dans quelle étrange facilité étaient tombées les religieuses; le cloître était devenu presque un salon de causeries mondaines; on y recevait les dames de la ville et les cavaliers; les sœurs ne se faisaient aucun scrupule de sortir pour visiter leur famille et leurs amis.

Ce relâchement aux règles, sainte Tère se conçut la pensée de le corriger par un retour aux lois primitives; n'avait-elle pas éprouvé elle-même les dangers de la fréquentation du

(1) L'ordre primitif des Carmélites avait été fondé par le bienheureux Jean Sorel.

monde ? Elle savait la puissance de la solitude et de la prière ; l'histoire de sa fondation est ainsi racontée : « Voulant ramener la règle à son ancienne rigueur, elle se joignit à deux religieuses de son couvent, et après avoir, par sa patience et sa douceur, écarté des obstacles qui paraissaient invincibles, elle vint à bout d'établir à Avila un monastère, où la règle primitive était suivie dans toute sa sévérité (1). La maison achevée en 1562, fut mise sous la protection de saint Joseph. Les deux autorités étant d'accord, Térèse donna l'habit à quelques novices, qui se soumirent volontairement à la vie rigoureuse du nouvel institut. Cependant beaucoup de difficultés s'élevèrent. La supérieure du couvent que Térèse avait quitté lui donna ordre d'y rentrer, et pendant deux ans, notre sainte eut à négocier et à lutter contre de nouveaux obstacles. Enfin elle obtint la permission de rester dans son nouvel établissement, et le nombre des religieuses y augmenta de jour en jour. Pendant quelque temps, Térèse vécut parmi ses compagnes en qualité de simple religieuse ; ce ne fut que sur les ordres exprès de son évêque, qu'elle se chargea du gouvernement de la mai-

(1) Analyse des Bollandistes.

son. Les Carmélites, que l'on appela *déchaussées* (1), portaient des sandales au lieu de souliers; leur habit était de grosse serge; elles couchaient sur la paille et ne mangeaient de la viande que dans le cas d'extrême nécessité. Pen-
une nuit d'un froid excessif, Tère-se sentant trop vivement la rigueur de la saison, pria ses compagnes de lui donner de quoi se mieux couvrir. Elles lui répondirent par un éclat de rire : « Notre mère, vous avez tout ce qu'il y a de couvertures dans la maison, et vous n'en avez pas encore assez ! » Le couvent de Saint-Joseph était établi depuis quatre ans, lorsqu'il fut visité par le supérieur général des Carmes. Il parût si satisfait, qu'il accorda à Tère-se la permission de fonder d'autres maisons sur le même plan. Elle en érigea une à Médina-del-Campo, où elle se rendit avec six de ses religieuses. Pendant que Tère-se établissait une maison à Tolède, une jeune personne, se présentant pour prendre le voile, dit qu'en venant elle apportait sa Bible; par là elle croyait donner une haute idée de sa science : « Votre Bible ! croyez-m'en ; ne venez point parmi nous ; nous sommes de pauvres re-

(1) Les Carmélites, telles qu'on les voit dans les tableaux du seizième siècle, portaient des robes noires un peu étroites et des manteaux blancs au chœur.

ligieuses qui ne savons que filer et obéir. » Malgré les oppositions que le nouvel institut éprouvait, il faisait tous les jours de nouveaux progrès. Sur la fin de sa vie, Tèreſe comptait trente maisons de Carmélites et de Carmes; car elle avait aussi établi des monastères d'hommes selon sa règle. »

Ainsi la ferme volonté d'une femme à travers mille oppositions, accomplissait l'acte le plus difficile, la réformation d'un ordre monastique aussi grand, aussi élevé que l'ordre des Carmes; sa volonté puissante ne s'étendait pas seulement sur les femmes, mais encore sur les religieux les plus dévoués à leurs privilèges; et ce qu'il y avait de plus curieux, de nouveaux couvents d'hommes allaient se former sous la règle de sainte Tèreſe (1). C'était l'opposé de ce qui s'était jusqu'alors produit : on avait vu des communautés religieuses de femmes, prendre la règle de saint Dominique, de saint François d'Assise; cette fois les Carmes adoptaient la réforme de sainte Tèreſe, ils s'appelaient déschaussés (descalzos) : ainsi était l'esprit de l'Espagne.

Cette grande monarchie était alors sous le

(1) Pour être exact, il faut dire que dans ce grand œuvre, sainte Tèreſe fut aidée par le bienheureux Jean de la Croix, le fondateur et le premier des Carmes-Déschaussés.

sceptre d'un roi bien grand dans sa force et sa personnalité, Philippe II. La justice historique commence pour ce monarque puissant, qui s'appuya sur une seule loi, le catholicisme. En vain l'école calviniste et luthérienne a jeté des fantaisies passionnées contre Philippe II; les archives de Ximencas (1) sont maintenant ouvertes et ont éclairé ce règne majestueux. Si le roi des Espagnes poursuivit d'une manière si inflexible les hérétiques, c'est que ceux-ci liés avec les révoltés des Pays-Bas, menaçaient la monarchie espagnole tout entière; s'il fit arrêter don Carlos, son fils, c'est qu'il était le chef d'un complot dont le but était la mort du roi. Il n'est pas vrai que Philippe II l'ait fait condamner par le tribunal de l'inquisition : fou furieux, Carlos refusa toute nourriture et mourut dans des convulsions; la vigoureuse répression des Maurisques tendait à préserver l'Espagne de l'invasion menaçante des tribus africaines, alors puissantes, qui voulaient s'appuyer sur les Maures mal convertis pour reprendre leur conquête et régner de nouveau à Grenade et à Sé-

(1) Les *Archives de Ximencas* sont bien précieuses pour l'histoire des seizième et dix-septième siècles. Je les fis connaître dans mon travail sur la *Ligue*. La correspondance autographe de Philippe II est des plus précieuses.

ville; s'il surveilla et contint les Juifs, c'est que, traîtres à leurs serments, ils servaient d'intermédiaires entre les Maures d'Espagne et les Africains pour livrer l'Andalousie aux Musulmans.

Philippe fut le grand roi du seizième siècle; sa grave et ardente personnalité se révèle partout en France, en Angleterre, en Italie, à Naples; il avait cette conviction que l'unité de croyance est la première force d'un État; il voulait lutter partout contre la réforme de Luther et de Calvin, pleine de doutes et de séditions; il soutenait la *Ligue* parce qu'elle était formée contre le parti huguenot, qui voulait établir en France une république fédérative et féodale; il voulait faire de Marie-Stuart une reine catholique d'Angleterre comme l'expression de la foi et de la gloire antique.

Philippe II protégea les ordres religieux en Espagne, il respecta, grandit leurs privilèges, parce que cette sainte milice comprenait ses desseins et les secondait. Il bâtit le palais ou couvent de l'Escorial, à la suite d'une victoire et d'un vœu qu'il avait fait à saint Laurent. C'est de l'esprit des couvents que sortit la force de l'Espagne; le catholicisme produisit ses artistes, ses poètes: Calderon, Lopez de Vega, Velasquez, Murillo, Ribeyra; Philippe II préserva

l'Espagne de deux siècles de ces guerres civiles qui agitèrent la France, arrêterent le progrès de la nationalité et de son esprit patriotique, depuis François I^{er} jusqu'à Richelieu.

« Il y a au musée de Madrid, dit un écrivain protestant (1), un tableau du Titien qui représente la foi catholique sous la figure d'une femme nue, abandonnée sur le rivage et attendant, comme une autre Andromède, les monstres qui doivent la dévorer. Du tronc d'un arbre desséché, placé derrière elle, les serpents de l'hérésie la poursuivent de leurs sifflements. Au loin, on aperçoit la flotte turque qui s'avance à pleines voiles, précédée par un guerrier coiffé du turban, armé d'une lance formidable et monté sur un cheval marin. L'attitude du principal personnage accuse le désespoir le plus profond; mais de l'autre côté de la toile, l'Espagne descend à la rescousse, sous la forme d'une magnifique amazone. Elle apporte des armes à la victime éploquée. Derrière elle, apparaît la justice, armée du glaive, tandis que dans le fond se presse une armée d'héroïnes. Dans cette composition allégorique, le peintre a parfaitement exprimé la mission de l'Espagne sous Philippe II, telle

(1) Dans le *Fraser's Magazine*. — Revue britannique. Février 1863.

qu'elle la comprit elle-même. Certes, le duc d'Albe, les Palma, les Mendoza et Philippe lui-même, n'étaient pas de vulgaires fanatiques. C'étaient les soldats d'une idée, et d'une idée qui, pour le temps, ne manquait ni de sagesse, ni d'élévation. »

IV

LA VIE MILITANTE DE SAINTE TÉRÈSE JUSQU'À SA MORT

1575-1582

Lorsque sainte Térése entreprenait son austère réformation de l'ordre du Carmel en Espagne, par l'institution des Carmélites déchaussées, elle avait déjà cinquante ans. La beauté si remarquable de la jeune Castillane s'était effacée sous les rides; son corps amaigri, macéré, portait l'empreinte de la souffrance; elle était restée perclue de ses membres pendant quelque temps; mais telle était l'énergie de cette nature qu'elle n'en continuait pas moins l'exécution de ses projets; la douleur physique dans les âmes d'élite double la force et l'énergie; elle imprime à la volonté quelque chose d'aigre, de saccadé, comme une pointe de fer qui perce l'acier. Sainte Térése à pied, un bâton blanc à la main, où sur

un dur chariot, continuait la visite de ses nouveaux monastères; insensible aux privations, elle se faisait un devoir de suivre et d'observer la règle qu'elle avait imposée à sa réforme; et avec cela toujours gaie, toujours riante, toujours heureuse; c'est que lorsque l'âme s'exalte jusqu'à certaines régions supérieures, elle reste indifférente aux sensations charnelles.

La tradition nous a conservé quelques curieux épisodes de cette vie austère, douce et résignée (1). « Ses infirmités s'étaient aggravées par la fatigue des voyages. Deux fois elle s'était démis le bras gauche en tombant; et ayant été mal soignée, elle était restée estropiée. Passant par Médina, pour aller visiter son monastère d'Avila, le Père provincial lui annonça qu'il l'attendait depuis quelques jours pour la conduire chez la duchesse d'Albe, qui la demandait avec instance. Quoique que peu satisfaite de cet arrangement, elle monta sans répliquer sur un chariot qu'on lui avait préparé. A quelque distance de là elle tomba en faiblesse, et l'on n'avait que quelques figes à lui offrir : « Ne vous affligez point, mes filles, ces figes sont très-bonnes; combien de pauvres n'en ont pas pour

(1) Voyez les Bollandistes qui ont recueilli avec tant de soin les plus petits détails de la vie de sainte Térèse.

se nourrir! » Étant arrivée à Albe, elle refusa un lit que la duchesse la priait avec instance d'accepter dans son palais, et voulut se rendre dans son monastère, qu'elle visita le lendemain. »

Surexcitée dans sa mission, Tèreise continuait d'agir avec la même ardeur, appelant partout la réformation des mœurs et l'épuration de la règle; mais précisément cette vie active, un peu errante, soulevait contre elle de puissantes oppositions. On ne dérange pas la paresse des âmes, sans appeler contre soi des mécontentements aigres et passionnés; les habitudes font une dure résistance comme ces pierres antiques que le ciment romain a durci. La plupart des ordres religieux en Espagne répugnaient à la réformation; le général des Carmes, qui d'abord avait aidé sainte Tèreise, déclara qu'elle allait trop loin dans l'exaltation de ses idées; on la traitait de visionnaire et même d'intrigante; le légat du Pape prit un moment le parti des ordres anciens; avec une prudence extrême il craignait qu'une telle réformation ne jetât un trouble nouveau dans les cœurs déjà malades par la nouveauté; on était en présence des hérétiques, qui surveillaient avec attention les moindres fautes, les moindres aveux; il ne fallait pas don-

ner le plus léger prétexte aux luthériens, pour attaquer les ordres religieux (1).

Sainte Tèreise se trouvait dans une situation délicate ; elle avait au fond du cœur le principe de l'obéissance ; elle tremblait en osant une résistance à ce qu'il y avait de plus grand, de plus haut pour elle, le Père général des Carmes et le Nonce du Pape ; mais elle savait son intention du bien, son innocence, la voix de Dieu parlait ; elle ne faisait aucun changement, aucune innovation dans la règle, seulement elle l'épurait en la ramenant à la loi primitive. Était-ce une innovation dangereuse que de demander pour les religieux une plus grande séparation du monde, de leur imposer des macérations et des règles plus sévères, afin de se consacrer plus dévotement à Dieu ? l'amour du Seigneur et du prochain était toute la science de sainte Tèreise : Désirer Jésus-Christ, le servir, se détacher de la vie charnelle pour s'élancer vers la demeure céleste ; se créer un idéal splendide, tel était son esprit ; plus elle revenait par un examen scrupuleux sur les distractions de sa jeunesse, plus

(1) Le Père Bouix a parfaitement défini cette situation de l'âme de sainte Tèreise dans son remarquable travail qui précède les confessions de la Sainte.

elle désirait la perfection absolue, par sa séparation d'avec les idées du monde.

Les pensées de sainte Térèse ont été examinées et jugées par les évêques et les Pères les plus élevés de la sainte Eglise. Palafox, avant de se jeter dans une polémique d'orgueil, les a commentés, avec ce respect que l'on n'accorde qu'aux livres saints. Bossuet les citait avec la déférence que l'on doit au texte des Pères de l'Eglise. Fleury (1), ayant, pour appuyer un sentiment qu'il défendait, associé le témoignage de sainte Térèse à celui du concile de Trente, et de saint Charles Borromée, ajoute indistinctement : « qu'il s'est déterminé sur de si grandes autorités. » L'abbé de Choisy ne pouvait assez admirer les œuvres de sainte Térèse : « elles respirent l'amour divin, elle montre un génie sublime. » Les papes Grégoire XV et Urbain VIII ont donné à la sainte le titre de docteur de l'Eglise, titre auguste qui n'a pas été accordé à d'autres femmes (2). Les plus grands écrivains ont admiré la chaleur de son style, l'élévation et la force de

(1) L'abbé Fleury appartenait à l'Ecole sulpicienne et gallicane.

(2) Les Pères n'ont pas donné ce titre de docteur, même à sainte Catherine de Sienne.

son sentiment. C'est de cette âme ardente que Delille a dit :

Voyez ce tendre cœur, qui prompt à s'enflammer
Vit l'enfer dans une âme, incapable d'aimer.

Ce n'est qu'à un âge déjà très-avancé que sainte Térèse résolut d'écrire ses impressions, sur l'instante prière de ses compagnes (1560 ou 1564). Les plus appréciés des savants espagnols reconnaissent que la langue dans laquelle la sainte a écrit, est la plus pure, la plus noble, la plus élevée; elle vivait presque à l'époque de Cervantes, de Lopez de Vega, un peu avant Calderon, et Térèse se sert d'une langue aussi riche, aussi pure, avec des images et une poésie aussi éclatante. Et qu'on ne croie pas que je mêle ici la vie profane à la sainteté; Lopez de Vega, appartenait à l'Église; ses pièces diverses respirent la foi la plus vive, et Cervantes s'honorait d'être du tiers-ordre de Saint-Dominique : dans l'héroïque Espagne tout était catholique, la poésie et les arts : Murillo était un des familiers du Saint-Office; où Ribeyra aurait-il trouvé ses têtes méditatives et dénudées, s'il n'avait vécu dans l'austérité du cloître, sous l'inspiration des ordres religieux ?

Ce fut la pieuse distraction de la vie de sainte Tèreſe, que les œuvres de l'esprit, car la vie s'en allait rapidement ; elle était chez la duchesse d'Albe, pour se conseiller avec elle sur ses fondations religieuses. Cette famille d'Albe, qui avait produit la plus grande figure historique, le héros de la guerre (1), si plein d'énergie et de foi, le vainqueur des Maures, des Musulmans ; la duchesse d'Albe, l'amie de sainte Tèreſe, s'honorait de la recevoir dans son splendide château. Tèreſe préféra une cellule où elle vit s'approcher la mort sans crainte. Le 30 septembre 1582 la sainte se mit au lit ; la duchesse ne la quitta plus, se croyant heureuse de pouvoir lui rendre, de ses propres mains, les services que son état réclamait. Le 1^{er} octobre, après qu'elle eût passé la nuit en prières et qu'elle se fut confessée, on lui demanda si, dans le cas où Dieu disposerait d'elle, elle ne désirait point que son corps fut transporté dans son monastère d'Avila : « Ai-je donc quelque chose qui m'appartienne, dit-elle ? N'aura-t-on point la bonté de me donner ici un peu de terre ? » Quand on

(1) Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, était né en 1508. Presqu'enfant, il s'était déjà distingué à la bataille de Pavie ; il avait commandé en chef les armées de Charles-Quint et de Philippe II,

lui apporta le saint viatique, son visage se ranima et parut s'embellir. Reprenant toutes ses forces, elle s'écriait : « Venez, Seigneur, l'heure est donc arrivée où je vais sortir de cet exil ! Je touche donc au moment de ma délivrance ! » A mesure que ses forces l'abandonnaient, sa ferveur s'animait de plus en plus. On l'entendait, comme saint Augustin, répéter le psaume. *Miserere*, et surtout ce verset : « *Mon Dieu, vous ne rejeterez pas un cœur contrit et humilié.* » Le 5 octobre, vers sept heures du matin, après avoir passé une nuit très-pénible, elle laissa pencher sa tête sur les bras de la sœur qui l'accompagnait, tenant en main le crucifix sur lequel elle eut constamment les yeux fixés jusqu'à neuf heures du soir, où elle s'endormit dans la mort des justes. »

Ainsi s'éteignait sainte Tèreise, humblement, sans faire le moindre bruit dans le monde ; tout le drame de sa vie s'était passé dans les monastères ; elle avait fui l'éclat, les honneurs ; issue d'une race chevaleresque, après avoir touché le monde, elle n'aima plus que Dieu, amour exalté qui voilait toutes les autres affections de la vie ; la chair n'était rien, l'âme était tout, et pour Tèreise il n'y avait de vrai bonheur que dans l'extase ; au milieu de toutes ses souffrances,

nulle femme ne fut plus heureuse que la pieuse fondatrice des Carmélites.

Nous avons sur la mort de sainte Tèreſe une triste et douce lettre de la Mère Aimée de Bartholèmi, son amie, sa compagne, qui ne la quitta pas un moment, dans son agonie. Ce témoignage est si précieux, que l'histoire doit le recueillir avec un soin particulier : « Depuis deux jours, dit la pieuse sœur, je ne la quittais pas un seul moment, parce que c'était une consolation pour elle de me voir près de son lit ; je me contentais de demander aux religieuses ce dont elle a besoin ; j'étais si affligée, que le jour où elle mourut il ne me fut pas possible de proférer une seule parole. Ce jour, comme je savais qu'elle aimait beaucoup à avoir du linge blanc, je l'en changeai absolument jusqu'aux coiffes et aux manches, ce qu'elle considéra avec beaucoup de satisfaction ; et, jetant les yeux sur moi, elle me sourit et me remercia par quelques signes ; c'était une si belle, âme qu'elle m'en donnait la marque en toute chose. Le Père Antoine m'ordonna d'aller prendre quelque nourriture, j'y allais ; mais lorsque la sainte me vit sortir de la cellule elle n'eut plus de repos : elle jetait les yeux de droite et de gauche et semblait me chercher des yeux. Un Père lui demanda si

elle désirait que je revinsse ; elle fit comprendre par signes qu'elle le souhaitait, et le Père Antoine me fit appeler. Dès qu'elle me vit elle sourit et me fit mille caresses, me prit avec ses mains et mit sa tête dans mes bras ; je la tins ainsi jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir ; j'étais plus morte qu'en vie (1). »

(1) Traduit de l'Espagnol, sur l'original.

V

LES LETTRES DE SAINTE TÉRÈSE

1560-1675

Si l'on ne considérait sainte Tèrese qu'au point de vue simplement biographique, sa vie n'offrirait que cet intérêt calme et pur d'une existence monastique toute dévouée à l'ordre religieux des Carmélites et à sa réformation ; mais, indépendamment de cet aspect céleste de sa vie, il en est un autre pour sainte Tèrese : elle a laissé des écrits d'un caractère remarquable, et dont il faut maintenant faire connaître l'esprit et la tendance. J'ai déjà fait observer que la haute littérature espagnole considère les écrits de sainte Tèrese comme un monument de la langue nationale ; sainte Tèrese écrit dans le plus pur castillan, son style est ardent, co-

loré, comme le soleil qui dore et brûle les serras de l'Andalousie.

On peut diviser en quatre genres bien distincts les œuvres de sainte Térèse, et chacun de ses divers écrits a son caractère particulier; 1^o les ouvrages d'imagination enthousiaste, tel que le *Château intérieur*; 2^o les ouvrages didactiques, ou ascétiques; 3^o le *Chemin de la perfection*; 4^o les *Lettres de sainte Térèse* et sa confession touchante où son âme se révèle tout entière. Nous commencerons cet examen par les lettres de sainte Térèse, comme se liant spécialement à sa vie active.

Le plus grand nombre de ces lettres se rattache à la réformation des ordres religieux et à ses fondations nouvelles. Malade, infirme, si elle ne peut être partout, sa correspondance remplit le vide; elle écrit constamment sur les sérieuses ou petites choses; on remarque un esprit de détail, dans toutes les correspondances qui touchent aux affaires. D'incessantes intrigues s'agitent contre sa fondation, elle les connaît et les combats avec une persévérance douce mais ferme; ses ennemis sont puissants, et in-

(1) *Cartas de santa Teresa con notas de don Juan de Palafox y Mendoza*; mais la meilleure version est incontestablement celle qu'a donné le Révérend Père Bouix.

terceptent ses lettres ; sainte Térèse est obligée d'employer des finesses, des équivoques ; elle se sert même de noms de convention, afin d'éviter de compromettre ses amis. Dans sa correspondance, elle ne s'appelle pas Térèse, mais tour à tour, Angèle, Espérance, Laurencia, deux prénoms qui la déguisent. Ses chères Carmélites étaient nommées symboliquement les Pappillons (*Mariposa*) ; le nom de Jésus-Christ se transforme en celui de Joseph, les *aigles* sont les Carmes déchaussés ; les évêques, les Pères, le Nonce du Pape, sont désignés sous le nom de Paul, Elysée, Mathusalem ; l'archevêque de Tolède, suprême inquisiteur, a le titre de grand ange, et les inquisiteurs celui d'anges.

J'entends dire : « Comment une âme si pure et si sainte, a-t-elle pu donner ce nom d'anges aux inquisiteurs qui poursuivaient les hérétiques avec une si implacable sévérité, et qui entouraient, bannière en tête, les auto-da-fé élevés contre les hérétiques, les Juifs et les Morisques (1) ? » Il m'a toujours paru étrange qu'après le grand développement des sciences historiques et l'expérience politique, acquise à tra-

(1) Les registres de l'Inquisition peuvent être maintenant consultés, et l'on peut voir avec quelle précaution le Saint-Office procédait dans ses examens.

vers les révolutions et la vie des partis, on en soit encore à répéter des vulgarités sur le vrai caractère de l'inquisition espagnole.

L'inquisition ne prononçait aucune peine, si ce n'est la pénitence ; elle était un véritable jury, appelé à décider deux points, où si l'on aime mieux deux questions de fait : 1° la doctrine professée est-elle une hérésie, une innovation aux doctrines de l'Église ? 2° l'accusé est-il coupable de ces impiétés, de ces fausses doctrines ? L'inquisition prononçait sur le fait : « oui ou non, » là était sa mission légale ; elle condamnait la doctrine et déclarait l'accusé convaincu ; puis elle renvoyait le coupable au bras séculier, c'est-à-dire aux tribunaux laïques institués pour le châtement. A l'*audience royale* le jugement devenait une affaire politique.

Le danger pour l'Espagne était la révolte des Maurisques relaps, des hérétiques et des Juifs (1) : les Maurisques, comme je l'ai dit, par leurs rapports incessants avec leurs coreligionnaires de l'Afrique, menaçaient la sûreté de l'Espagne ; les hérétiques brisaient son unité et les Juifs mercenaires vendaient la trahison sur les côtes d'Afrique, en Syrie, à Constanti-

(1) *Les archives de Ximencas* constatent les incessantes conjurations des Maurisques et des hérétiques relaps.

nople. Des édits très-sévères pour la sûreté de l'État châtiaient et condamnait les rebelles ; le tribunal de l'inquisition ne s'en mêlait plus ; son rôle était fini : il avait livré les coupables au bras séculier. Si les familiers de l'inquisition suivaient le cortège des auto-dafé c'est que, comme confrérie, les Dominicains devaient confesser les condamnés, les exhorter au repentir. Rien de plus honoré, de plus populaire que la confrérie du Saint-Office, dont les bannières furent successivement portées par Lopez de Véga, Calderon, Cervantès, Murillo, Velasquez et Ribeyra.

Le grand inquisiteur était le vénérable cardinal Gaspard de Quiroga, archevêque de Tolède. Tèreise pouvait l'appeler justement l'archange : car sa vie était pure, austère, comme celle de tout homme appelé à un grand devoir et à maintenir l'ordre et l'unité dans l'État.

La première et la plus ancienne des lettres conservées de sainte Tèreise est adressée à sainte Pierre d'Alcantara, l'une des lumières de l'Espagne (1) : c'est une révélation de cette âme aimante ; elle lui expose ses doutes, ses inquiétudes. Sainte Tèreise n'est jamais rassurée, c'est

(1) Datée de 1560.

le sujet de toutes ses lettres à ses confesseurs ; elle se fait des scrupules incessants sur toutes ses actions ; elle a eu une vision admirable sur la sainte Trinité. Ce mystère lui est apparu en toute sa gloire, en sa véritable clarté ; ces visions élevaient son âme au-dessus des choses terrestres (1). La sainte est douce et charmante, lorsqu'elle écrit de Valladolid à son frère bien-aimé Laurent de Cépèda ; elle le remercie avec affection des secours qu'il lui a envoyé pour achever son monastère de Saint-Pierre d'Avila ; son frère est triste et pieux, pourquoi ne se retire-t-il pas d'un monde où tout est néant (2) ? Dans ces mêmes termes elle écrit à un digne gentilhomme d'Avila, en lui adressant mille gracieux remerciements ; elle lui recommande le révérend père Jean de la Croix, pieux religieux qui allait fonder le premier couvent des Carmes déchaussés (3).

Sainte Térése pleine de joie écrit de Valladolid à une jeune fille, doña Louise de la Cerda de Tolède, pour la remercier d'avoir remis un de ses manuscrits au Père, maître des sentences. Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie

(1) 1560 — 1562.

(2) 1561.

(3) Lettre à don François de Salcèdo.

vient de lui écrire qu'il approuve son livre, ce qui la met au comble du bonheur. Toutes les jeunes filles de grande noblesse castillane sont en rapport avec sainte Térése : il y avait en Espagne un parfum de tendre piété qui unissait les cœurs en un seul amour. Dans une lettre adressée à doña Marie de Mendoza, sainte Térése montre son amour pour Notre-Seigneur en souffrant avec patience les maux qu'elle endure : que sont les peines passagères de la vie à côté des félicités célestes (1) ? Sainte Térése est heureuse, car elle a de bonnes nouvelles à donner sur la fondation d'une nouvelle maison de Carmélites à Tolède, la ville si pieuse.

Il était alors en Espagne un directeur d'une science immense, d'une piété exaltée, d'une direction douce et ferme, dont j'ai déjà parlé, Pierre d'Alcantara (béatifié et canonisé). C'est à lui que sainte Térése révélait l'état de son âme, ses scrupules, ses actions les plus intimes ; elle avait besoin de se raffermir, de se rassurer dans la mission qu'elle s'était imposée : « elle a eu encore une vision, vision sublime ; elle a vu Dieu en trois personnes aussi sensiblement que si elle les avait perçues par la chair. » Rien de

(1) 1569.

plus sublime que les visions ! il n'est pas de grands génies qui n'aient eu de ces intuitions subites qui conduisent l'esprit dans des régions immatérielles en dehors de la vie sensible.

Cette exaltation de piété n'entraînait pas sainte Tèrese aux petitessees, aux détails de la vie dévote : une de ces lettres montre combien elle luttait contre les scrupules trop minutieux, elle est adressée au père Gratien, à Alcala, de Henarès (1). « J'ai reçue la lettre que vous m'avez écrite d'Alcala. Je suis ou ne peut plus contente de tout ce que vous m'y dites, et en particulier de ce que vous jouissez d'une bonne santé. Dieu en sois béni. Je regarde cela comme une grande grâce qu'il me fait, après tout vos voyages et tout ce que vous avez souffert. Pour moi, je me porte bien. Je vous écris par deux voies et je vous envoie mes mémoires, afin de figurer dans le chapitre, et que vous puissiez les lire. Si l'on a le pouvoir de faire à nouveau les constitutions de notre ordre ou d'en retrancher quelques articles, ayez le soin, pour ce qui regarde les chaussures des religieuses, qu'on ne spécifie point si elles doivent être d'étope ou de bure, mais qu'on dise simplement qu'elles

(1) De l'année 1581.

peuvent porter des chaussures ; car elles n'en finissent pas avec leurs scrupules. A l'article où il est dit que les coëffes des religieuses doivent être de chanvre ou de lin, qu'on mette simplement qu'elles doivent être en toile. »

Sainte Térése repousse avec dédain ces petites des scrupules : « Si l'on juge à propos, je serais d'avis qu'on abolit le règlement du Père Pierre Hernandez, qui nous défend de manger des œufs en carême et du pain à la collation. On nous a dit que le chapitre, avait fait déjà bien des prescriptions relativement à l'office divin, et qu'il avait ordonné deux fêtes par semaine. »

Sainte Térése, ainsi qui se pardonne si peu à elle-même, supplie qu'on soit plus indulgente pour ses compagnes ; elle prie qu'on ne s'arrête pas aux détails pour songer au grand but de la vie religieuse : aimer Dieu, secourir son prochain. Toutes les affaires séculières, elle les dirige au profit de ses fondations ; si elle écrit à son frère Laurent de Cépèda, alors à Quito, pour le remercier d'une somme en onces et en douros qu'il lui a envoyée, elle lui annonce en même temps que cette somme a servi à la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila. Cet excellent frère lui dit qu'il est dans le des-

sein de se retirer du monde ; pieuses pensées que Tèreſe l'exhorte à réaliser. En Espagne, tout était moine ou soldat : deux nobles professions qui se lient, se touchent par le sacrifice. Christophe Colomb avait découvert un nouveau monde afin de convertir les pauvres Indiens (1). Le frère de la sainte était parti, comme capitaine d'aventuriers en Amérique, et la pensée d'entrer en religion le dominait au milieu des batailles.

La joie de sainte Tèreſe était d'entraîner sa pieuse famille au cloître ; elle écrit à Jeanne de Ahumade, sa sœur, pour lui dire tout le bonheur de l'état de pureté et de sainteté dans la vie religieuse ; elle l'exhorte encore à quitter le monde ; elle a déjà entraîné Béatrix sa nièce, à prendre le voile chez les religieuses Carmélites de Madrid. Tout rayonne autour d'elle vers l'état monastique ; l'amour qu'elle porte à sa famille la décide quelquefois à se mêler des affaires d'intérêt, et elle en raisonne avec une véritable aptitude. Voici une lettre qu'elle écrit de Médina del Campo, à sœur Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, sa plus tendre

(1) Voir les lettres de Christophe Colomb aux Archives de Séville, et ses Mémoires adressés à Ferdinand et à Isabelle.

amie (1) : « Vous avez sans doute déjà reçue une de mes lettres où je vous annonçais que Dieu avait appelé à lui mon bon frère Laurent de Cépèda, et que je me rendais à Avila pour m'occuper de Tèreise et de son frère (2), qui se trouvent bien seuls. Je suis en ce moment à Médina del Campo, mais je vais en partir pour Valladolid où je viens de recevoir ordre de me rendre. Vous pourrez m'y écrire aussi souvent que vous voudrez, attendu qu'il y a un courrier ordinaire ; vous savez combien vos lettres me font plaisir. J'emmène avec moi don François, mon neveu, parce qu'il y a quelques écritures à passer à Valladolid. Jusqu'à ce que sa position se dessine, lui et moi nous n'aurons pas peu à souffrir, je vous assure. Si l'on ne me disait pas que je rends un véritable service à Dieu, en prenant en main la cause de ces enfants, la répugnance que j'éprouve à m'occuper de ces affaires m'eût déjà portée à laisser tout là. François du reste est très-vertueux. Je compte, ma chère fille, sur votre concours pour nos affaires d'Amérique. Ainsi je vous demande pour l'amour de Dieu, ayez soin dès l'arrivée de la

(1) 6 août 1580.

(2) Le fils aîné de son père.

flotte, de vous informer si elle apporte quelque argent pour mon frère, que Dieu ait en sa gloire, et de m'en donner avis, afin que je le fasse toucher. Demandez s'il y a des lettres, et, comme je vous l'ai écrit, informez-vous si Diégo Lopes de Zunega est mort. Il demeurait à la ville des rois. »

Sainte Tèreise n'oublie jamais sa fondation religieuse : « Mon père a laissé la somme que votre maison lui doit, pour ériger dans notre église de Saint-Joseph d'Avila une petite chapelle où il veut être enterré. Je vous ai déjà écrit que les lettres de change que vous avez envoyée sont si mal reçues, que je ne sais si on en tirera quelque chose : au moins quant à la lettre de change de Tèreise que j'ai recommandée à mon départ, je crois que, si l'on donne quelque chose ce sera peu à peu, et qu'on nous fera longtemps attendre. Le débiteur dit qu'il y a je ne sais quel comptes à faire, et que d'un côté il a en son pouvoir certaines lettres qui prouvent qu'il a payé en partie ; enfin je ne sais ce qu'il dit (1). De plus, c'est un personnage si fier, qu'il ne se trouvera personne qui veuille le contraindre. Quant à ce qu'il est dû à Vallado-

(1) Sainte Tèreise se montre ici en esprit d'affaires.

lid, je vais le savoir, pourvu que le Père Nicolas m'envoie les pièces. »

Revenant à sa pensée dominant, sainte Térèse ajoute : « Le Père Gratien, qui est maintenant ici, qui m'a accompagnée dans ces derniers voyages, et qui m'a singulièrement aidée dans ces affaires à reçu, il y a cinq jours, une lettre de Rome, du Père Jean de Jésus qui lui annonce que le bref relatif à nos affaires est déjà aux mains de l'ambassadeur du roi pour être envoyé à Sa Majesté, et que le courrier par lequel il lui écrit en est le porteur. Ainsi nous avons la certitude qu'il est maintenant sous les yeux du roi.

« Dites-moi comment vous traite cet été ; je le crains pour vous, en voyant la chaleur qu'il fait ici. Un mot sur la sœur Béatrix, c'est un si grand bonheur pour moi de vous avoir à Séville pour ces affaires d'Amérique (1), que je me tiens assurée que tout ira parfaitement. Écrivez-moi bien long sur votre santé ; Dieu voit combien elle nous est nécessaire ; qu'il vous la donne telle que je vous la souhaite ! Amen (2). »

L'habitude des fondations, le désir de les

(1) Au seizième et dix-septième siècles, toutes les affaires d'Amérique venaient se concentrer à Séville.

(2) Cette lettre est traduite sur l'original espagnol.

multiplier obligeait souvent sainte Tèreſe à s'occuper d'argent, de dons, de transactions, et il ne faut pas en faire un reproche aux ordres religieux, car ils ne sollicitaient pas pour eux, mais pour les pauvres, pour les œuvres utiles. Les ordres mendiants eux-mêmes ne vivaient-ils pas d'aumônes? Cette aumône n'était pas à leur profit, car ils ne pouvaient rien posséder, mais pour les institutions de charité.

Les libres penseurs disent : « A quoi ces confrères servaient-elles? » Je réponds que la société a plus gagné par les ordres religieux que par les vaines transactions du monde. Qu'est-ce que cette fourmilière qui s'agite, se meut sans autre but que le matérialisme? avez-vous pénétré dans ses misères et ses douleurs? Pourquoi voulez-vous empêcher la jeune fille de s'abriter dans la solitude et la prière? Ce que vous appelez plaisir est un breuvage qui enivre sans satisfaire! Voyez la paix du cloître, à côté de vos débauches et de vos déceptions! La prière, les cantiques ont plus de douceur que les chants de vos bacchantes échevelées. Vous qui étudiez l'antiquité, vous rendez hommage aux philosophes, aux gymnosophistes qui se retiraient du monde avec dédain, et vous attaquez les idées chrétiennes, qui ont fait de la so-

litude et de l'écho une consolation pour toutes les douleurs? Avez-vous trouvé beaucoup de religieuses qui ne fussent pas heureuses? Les avez-vous vues protester contre les prescriptions de la règle, même la plus inflexible?..

Femme du monde, tressez vos couronnes d'or et de pierreries sur votre front; les pauvres religieuses, les Carmélites, font de doux scapulaires, de petites reliques de soie, qu'elle destinent aux aumônes! Quand vous lisez vos romans d'amours et de fantaisies, elles récitent le rosaire et adressent de saints cantiques à la Vierge. Allez au bal, dansez après vos festins, la pauvre Carmélite s'agenouille et prie l'âme en paix; vous êtes fatiguées par le plaisir, elles ne le sont jamais par les veilles, à quatre heures aux matines. Que d'émotions fatales dans vos plaisirs! un amour déçu, un adultère découvert, un jeune amant qui meurt, une rivalité qui s'éveille, une coquetterie brisée, la première ride au front, un cheveux blanchi! Rien de tout cela dans le couvent: de douces amitiés, la prière de l'âme, la vie qui s'écoule en pensant à la cité céleste, les anges qui battent des ailes, la couronne des vierges! si les Carmélites n'ont pas un lit de soie, elles dorment paisiblement. Puis vient la solution de toutes choses, la mort!

Vous ne la raillez pas, celle-là ; vous regrettez l'existence agitée ; la religieuse commence la vie à la tombe, elle voit le ciel ouvert devant elle, elle va rejoindre l'esprit céleste, elle est heureuse de se séparer de l'enveloppe de matière et de corruption !

Comparez les plaisirs et les peines du monde, et vous vous expliquerez cet entraînement qui porte les cœurs vers le cloître, et le bonheur de la jeune fille qui prend le voile ! Quand on lui ôte ses riches parures, c'est la robe de Nessus qu'on lui arrache, c'est-à-dire les passions, les douleurs, l'amour qui brûle, l'ambition qui déchire et le plus grand châtement de la coquetterie, les abandons qui viennent avec la vieillesse !

VI

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. LE CHATEAU DE L'INTÉ-
RIEUR. LE CANTIQUE DE SAINTE TÉRÈSE

1564-1570

Les deux ouvrages les plus considérables de sainte Tèrese, écrits dans le plus pur castillan, sont le *Chemin de la perfection*, le *Château de l'Intérieur*, tous deux dictés dans la même pensée, ils diffèrent essentiellement par la forme ; le premier de ces livres est une œuvre purement didactique, destinée à la direction des consciences dans le couvent des religieuses dont Tèrese était la supérieure : le second est une création mystique tout entière conçue et magnifiquement développée pour arriver au mariage spirituel de l'âme ardente avec Jésus-Christ !

Ce qui distingue et domine le cœur de sainte Tèrese, c'est le vœu, la pensée de la perfection ;

là doit être le but de la vie religieuse; consultée par les pieuses sœurs du couvent d'Avila, Tère-se formula une série de règles, d'actions et de prières pour arriver à la perfection; les religieuses, ses sœurs, ne devaient jamais s'occuper d'intérêts matériels et se vouer tout entières à l'amour spirituel, se détacher de toute pensée terrestre pour s'absorber dans une seule aspiration : adorer le Seigneur et le chercher dans la contemplation de sa magnificence (1). Cette extase devait rendre douce comme les plaisirs, les mortifications, les abstinences, les douleurs même que l'on éprouve ; il y a un tel transport de l'âme que tout reste indifférent, si ce n'est le service de Dieu, et pour arriver à ce sublime détachement de toute chose, sainte Tère-se conseille de méditer sur le *Pater* : chacune des paroles de cette sublime prière contient l'expression d'un devoir et l'espérance d'un bonheur céleste.

« *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* » Ainsi, à exalter, à louer le nom du Sauveur, on doit passer ses jours et ses

(1) Consultez les deux textes *Conceptos del amor de Dios sobre los cantares.* — Saragosse 1623. *Avisos de la oracio mentale*, broch. in-8°. Le même volume contient *Fundaciones de los conventos de las Carmelitas.*

nuits afin que son règne advienne, et que Dieu nous donne la perfection qui le fait dominer sur les cœurs, « *Que sa volonté soit faite sur la terre comme aux cieux.* » De là cette obéissance que nous lui devons en toute circonstance ; nos actions, toutes nos œuvres doivent être à lui ; « *Qu'il nous donne notre pain quotidien.* » Le pain des anges, son corps, sa chair, dans la Très-Sainte Communion ; c'est par la prière et les sacrements que nous prenons les forces nécessaires pour nous donner à Dieu : la perfection consiste dans cet état de l'âme qui se détache tellement du corps, que les pertes, la douleur, la mort, passent sur nous, sans atteindre la quiétude de l'esprit.

Ce livre d'extase était adressé aux communautés religieuses de l'ordre des Carmélites, c'est-à-dire, à des âmes d'élite qui pouvaient le comprendre et l'appliquer. De telles idées peuvent paraître étranges aux temps modernes ; mais si l'on considère bien les vraies grandeurs de l'humanité, on doit reconnaître que toutes les professions nobles et élevées font abnégation de leur chair : est-ce que le soldat, au milieu des privations et des sacrifices, qui va se faire tuer sur un champ de bataille pour la gloire, n'a-t-il pas abdiqué sa chair, n'obéit-il pas avec

la candeur d'un enfant à l'ordre de ses officiers? Est-ce que le poète, l'artiste n'ont-ils pas leur extase, leur configuration en produisant un chef-d'œuvre?

Un peu après, sainte Térése écrivit le *Château de l'Intérieur*, également adressé à ses douces sœurs les Carmélites. La sainte, déjà avancée dans la vie, avait plus de soixante ans quand elle composa ce livre (1), magnifique épopée! On est vivement frappé du génie qui l'a dicté; Dante n'a rien fait de si parfait dans ses plus beaux chants; le *Château de l'Intérieur de sainte Térése* est d'une correction, d'une poésie de langage bien supérieure à l'échelle des esprits. Sainte Térése suppose que l'âme est enfermée dans un château de diamant divisé en sept parties ou compartiments: Dieu est au centre et attire à lui les âmes qui rayonnent autour de son trône de lumière.

Dans le premier compartiment sont groupés les cœurs qui commencent à se livrer à la perfection par la prière, et ne sont pas encore absorbés par la vie de contemplation. C'est un état imparfait, préparatoire. Le second groupe

(1) La Bibliothèque impériale possède une des plus antiques éditions en espagnol, du *château de l'Âme*, 1595.

d'âmes se livre avec ferveur à la méditation, pour arriver à la troisième demeure qui est la persévérance dans la lutte et le combat. La quatrième demeure est pleine de ces âmes qui ont le goût en Dieu, et se préparent à s'unir avec lui par l'oraison et la quiétude. Le danger de cet état de l'âme, c'est de se laisser entraîner par l'imagination qui nous égare et nous entraîne vers des visions chimériques; elles n'ont rien de ce spiritualisme saint que le Seigneur seul inspire (1).

Une fois préservée de ce danger, l'âme arrive à la cinquième demeure, l'oraison d'amour où se prépare le mariage mystique avec le Seigneur, puis à la sixième, dans laquelle le divin époux fait sentir à l'âme sa présence par les blessures que cause le martyre des sens suivies de délices et de ravissements spirituels; l'esprit l'emporte dans une sphère idéale: alors se manifestent les visions ascétiques; l'on voit tout ce qui est en Dieu, effet d'un martyre intérieur que le Seigneur fait éprouver à ses élus par ses plus doux ravissements.

Dans la septième et dernière demeure (le se-

(1) Sainte Térèse revient souvent à cette distinction, entre l'extase pieuse et la rêverie imaginaire.

cond ciel), s'accomplissent les noces qui ne font plus qu'un de l'époux et de l'épouse « à mon sens, dit sainte Tèreſe, l'union des fiançailles spirituelles, peut se comparer à deux flambeaux tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, ou bien comme à l'eau du ciel qui tombant dans une rivière ou dans une fontaine, se confond tellement qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre; c'est encore comme une grande lumière qui se divise en entrant dans un appartement par deux fenêtres, et ensuite ne forme plus qu'une seule lumière; l'âme souffrante ressemble, dans ce mariage mystique, à une personne qui a mal dans tout le corps, mais dont la tête est saine et exempte de souffrance. »

En se servant de ce style imagé, toujours enjouée et simple, sainte Tèreſe ajoute avec modestie : « Je suis la première à rire de ces comparaisons, parce que je n'en suis pas contente; je n'en sais pas d'autre, vous en porterez le jugement qu'il vous plaira, mais je vous dis ce qui est vrai. L'âme, continue sainte Tèreſe, c'est le papillon mystique, dans une indicible joie d'avoir trouvé le repos. Jésus-Christ (1) de-

(1) C'est ce qui explique comment sainte Tèreſe appelait les Carmélites dans sa correspondance *les papillons*.

vient sa vie ; on a un oubli complet de soi, et le désir de la mort pour vivre dans le Seigneur. C'est dans cette septième demeure que l'âme reçoit ce que demande l'épouse des saints Cantiques, l'amour absolu de l'époux. »

En lisant avec attention tout ce qu'a écrit sainte Térèse, on voit qu'elle se complait dans cette création extatique des *sept châteaux de l'ame*, elle les subdivise à l'infini au bruit des flots ardents de sa poésie : « Je vous parle des sept demeures, mais chacune a comme divers appartements très-nombreux avec des jardins, des fontaines, des objets si ravissants que vous n'aurez pas assez de louanges à donner à ce grand Dieu qui a créé ces châteaux à son image et à sa ressemblance. » La sainte termine ce véritable poëme par des paroles humbles et sacrées : « Que Notre-Seigneur soit à jamais loué et béni. Cet écrit a été achevé dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, la veille de saint André, année 1577, pour la gloire (1). »

Ce livre écrit avec la verve ardente d'une piété mystique dans la plus belle langue espa-

(1) Après cette date si précise, je n'explique pas qu'on ait pu élever le moindre doute sur l'époque ou sainte Térèse a écrit ce livre.

gnole fut l'œuvre de la vieillesse de sainte Tère-se ; à travers toutes les infirmités de son corps, l'esprit ne languissait pas, et le cœur battait aussi chaudement que dans sa plus extrême jeunesse ; elle était parvenue au degré de perfection qu'elle avait peint dans son livre ; l'âme était tellement détachée de son corps qu'elle n'éprouvait aucune des souffrances de la vieillesse et de la douleur ; elle promenait son imagination colorée dans les régions idéales pleines de lumière et de joie, la demeure de diamant dont parle sainte Tère-se. L'extase était son état habituel et son bonheur : elle fuyait un réalisme plein de déceptions, dont le dernier terme est la mort ; l'homme désire toujours le lendemain de l'instant fugitif qu'il a désiré la veille ; il est inquiet, maladif, la vie marche vite, et l'on voudrait encore dévorer l'espace qui conduit au tombeau.

Quand l'âme s'est vouée à Dieu par l'espérance et la prière, tout devient joie ; le monde matériel n'est qu'un passage, et l'esprit s'é-lance vers la région sublime et inconnue, qu'il appelle de ses aspirations les plus ardentes : les esprits les plus élevés ont toujours adoré l'idéalisme. Platon fut le maître sublime de l'école d'Alexandrie. Les initiations des mystères

polythéistes n'étaient que l'idéal de cette religion sensualiste qui livrait l'Olympe aux turpitudes de Jupiter et aux bacchanales de Vénus. L'antiquité appelait du nom de pourceaux d'Épicure la secte des vains plaisirs et de la vie du corps (1).

Sainte Térèse a résumé toute sa doctrine, et décrit l'état moral de son âme dans l'admirable *Gloze*, ou cantique, que les Carmélites récitaient chaque jour, comme pour unir leur âme à Dieu dans l'extase.

Les voyageurs qui ont parcouru l'Espagne ont pu entendre dans les *posadas*, les *miradors*, de jeunes filles chantant les scagnas, les romances, toujours sur un ton plaintif, ramenant les mêmes strophes : la mort se mêlant à l'amour, la vengeance à la tendresse, la bière à l'autel ; le chant des trépassés faisant tressaillir la fiancée coupable d'un nouvel amour.

Prends garde que dans l'Église,
Lorsque viendront les fiancés,
Dans l'ombre l'écho ne dise,
Le psaume des trépassés.

Il règne dans ces chants toute l'énergie de la femme espagnole, ardente, passionnée ; il ne faut

(1) Le livre de Porphyre, de *abstinentia*, est le résumé des doctrines de l'école d'Alexandrie.

pas s'étonner des strophes de sainte Térèse; l'amour de Dieu la pénètre; elle sent avec transport le ciel des anges, la présence du Seigneur :
 « Je vis sans vivre en moi, et j'espère une vie si haute que je meurs de ne point mourir; la divine union de cet amour fait de Dieu mon captif et rend mon cœur libre (1); je sens en moi

(1) Je donne quelque strophes du texte espagnol, pour faire connaître le style de sainte Térèse.

Vivo sin vivir en mí
 Y tan alta vida espero
 Que muero porque no muero
 A questa divina union
 Del amor con que yo vivo
 Haze à Dios ser mi contivo
 Y libre mi corazon,
 Mas sansa en mí tal passion
 Ver à Dios mi prisionero
 Que muero porque no muero.
 Ay! que lagaes esta vida
 Que duros estos de sierros
 Esta carcel, y esto bierros
 En que el alma esta metida
 Solo esperar la salida
 Me causa un dolor tan siero
 Que muero porque no muero
 Ay! que vida tan amarga
 Do no se goza el señor
 Y si el dulce el amor
 No lo es la esperanca larga
 Quiteme Dios esta carga
 Mas pesada que de azero
 Que muero porque no muero
 Solo con la confiança
 Vivo de que he de morir
 Porque muriendo el vivir
 Me assegur a mí esperança
 Muerte, do el vivir se alcanza
 No te tardez, que te espero
 Que muero porque no muero.

une telle passion de voir Dieu mon prisonnier, que je meurs de ne point mourir; quelle est donc longue cette vie, qu'il est dur cet exil, cette prison, cette bière dans laquelle l'âme est renfermée; j'espère à la délivrance, et la longueur du temps rend ma douleur si triste que je meurs de ne point mourir. Ah! que la vie est amère, de ne point te contempler Seigneur, et si doux est mon amour et l'attente est si longue! le poids que je tiens de Dieu est si lourd, que je meurs de ne point mourir. Je vis avec la seule confiance que j'ai de mourir, parce que mourir c'est vivre; tu es mon espérance, mort, ne tarde pas, parce que je te souhaite, que je me meurs de ne point mourir. Regarde quel est cet amour, la vie ne m'est pas lourde. Regarde, j'y suis préparée, je t'attends; viens, douce mort, de mourir est chose si légère, que je me meurs de ne point mourir; la seule vie désirable, la vraie vie, est celle dont la vie meurt.

J'ai cherché à rendre imparfaitement quelques-unes des strophes de sainte Tèreſe (1), mais un Père savant et spirituel de la Com-

(1) Je me suis servi de la traduction en vers du Révérend Père Bouix, de la Compagnie de Jésus. Je ne saurai ni mieux faire ni mieux choisir.

pagnie de Jésus a traduit élégamment, en vers libres, la Gloze ou cantique de sainte Térèse.

Je vis, mais hors de moi ravie
J'attends en Dieu si haute vie
Que je meurs de ne point mourir.

Dans cette union souveraine
Je ne vis qu'en mon doux Sauveur !
Je l'aime, et mon amour l'enchaîne,
Mon captif rend libre mon cœur.
Quoi ! lui, prisonnier de mon âme !
C'est trop ! je ne le puis souffrir.
De trop d'amour mon cœur s'enflamme
Je me meurs de ne point mourir.

O, ciel ! que longue est cette vie !
Exil, que tes maux sont amers !
Quelle prison ! je meurs d'envie
De voir enfin briser mes fers.
Mais, ô déchirante pensée,
Cet exil est loin de finir !
De quel glaive je suis percée !
Je me meurs de ne point mourir.

D'amertume ma vie est pleine
Ne te possédant pas, Seigneur
Et si l'amour charme ma peine,
Que l'attente est dure à mon cœur
Ote-moi ce poids de tristesse,
Mon Dieu je me sens défaillir !
Ah ! n'accable pas ma faiblesse !
Je me meurs de ne point mourir.

Exil cruel, oui, je t'endure
 Dans l'espoir de mourir un jour !
 La mort, la mort seule m'assure
 La vie, objet de mon amour.
 O mort, qui me donne la vie
 Je t'attends, comble mon désir !
 Oh ! viens, viens m'ouvrir la patrie !
 Je me meurs de ne point mourir (1).

De l'amour vois sur moi l'empire
 O vie, et calme mes tourments ;
 Vois, pour vivre il faut que j'expire,
 Brise donc la chaîne du temps !
 Tu peux venir, ô mort que j'aime !
 De tous mes fers viens m'affranchir !
 Viens avec ton charme suprême !
 Je me meurs de ne point mourir.

La vraie et l'unique vie
 Est celle dont on vit au ciel
 Quand par la mort, l'âme affranchie,
 Vit au sein du Verbe éternel !
 O mort, seconde mon attente,
 A mon exil vient me ravir ;
 J'ai soif de vivre, et vis mourante !
 Je me meurs de ne point mourir.

Ah ! Dieu qui me donne sa vie
 Que puis-je donner en retour ?
 Vie, il faut t'offrir en hostie,
 Pour jouir de ce Dieu d'amour.

(1) Cette gloze de sainte Térèse garde toutes les formes de la poésie espagnole du seizième siècle ; c'est la coupure des sonnets de Cervantes et de Lopez de Véga.

Puisque la mort seule me donne
L'unique objet de mon désir,
Vie, il faut que je t'abandonne !
Je me meurs de ne point mourir.

Absente de toi, Dieu de vie,
Qu'est-ce ma vie ici-bas ?
C'est un supplice, une agonie,
C'est le plus affreux des trépas !
Non, rien n'égale ce martyr,
Et rien ne saurait l'adoucir ;
Vers le ciel en vain je soupire !
Je me meurs de ne point mourir.

Le poisson que du fleuve on tire
Voit du moins finir son tourment ;
Pour qui sans trop attendre expire,
Ah ! que le trépas est charmant !
Mais quelle mort est comparable
A la vie que je vois languir ?
Cruel exil, vie effroyable !
Je me meurs de ne point mourir.

Oui, ton avant-goût me soulage
Quand je t'adore sur l'autel ;
Mais grand'Dieu ! pourquoi ce nuage !
Pourquoi ne pas te voir au ciel ?
Loin de toi, de la cité sainte (1),
Tout m'accable et me fait gémir !
Je ne puis qu'exhaler ma plainte !
Je me meurs de ne point mourir.

(1) La cité sainte était cette demeure de diamant dont parle sainte Tèrese dans son *Château intérieur*.

Te voir un jour dans la patrie,
 Pour moi quel espoir, ô Seigneur !
 Mais je puis te perdre, ô ma vie,
 Quel double glaive pour mon cœur !
 Cet effroi, cette vive attente
 Tour à tour me font tressaillir !
 Dieu ! prend pitié de ton amante (1),
 Je me meurs de ne point mourir.

Ah ! termine cette agonie,
 Arrache-moi de ce séjour !
 Vers toi je m'élançai, ô ma vie !
 Brise ma chaîne, ô Dieu d'amour !
 Je veux te voir, beauté suprême,
 Je le veux ! j'en meurs de désir.
 Je ne vis plus, ô Dieu que j'aime,
 Je me meurs de ne point mourir

Je vais pleurer ma mort cruelle,
 Et gémir sur mon triste sort.
 Loin des cieux, ô vie immortelle,
 Mes péchés m'enchaînent encore.
 O mon Dieu ! quand viendra donc l'heure
 Et quand sera vrai ce soupir :
 Ah ! que pour toi d'amour je meure,
 Je me meurs de ne point mourir !

Ce cantique chanté en l'honneur des trépassés n'a rien de triste et de lamentable ; la mort

(1) Ici se révèle encore l'enthousiasme de l'imagination espagnole. Sainte Tèrese parle d'amour, d'amant, d'amante, avec passion et tendresse ; expressions qui n'ont rien de charnel dans son cœur.

telle que l'entend sainte Tèreſe, n'est que le commencement de la vie nouvelle qui attend le juste réuni à Dieu.

A côté de cette traduction libre et colorée de la Gloze de sainte Tèreſe, je crois utile de donner celle de l'écrivain protestant du *Fraser's Magazin* plus froide et moins imagée.

Cet amour qui m'étreint dans ses liens de flammes,
Me livre mon Sauveur et me fait tressaillir ;
O bonheur de voir Dieu prisonnier de nos âmes !
Oh ! mourir pour revivre, oh ! vivre pour mourir !

Mes jours infortunés s'écoulent dans la peine,
J'ai soif de liberté, c'est là tout mon désir ;
Mon cœur impatient voudrait briser sa chaîne
Oh ! mourir pour revivre, oh ! vivre pour mourir !

Il est doux de t'aimer ; mais l'amour n'est qu'un rêve.
Si dans un long exil je dois ainsi gémir,
Prend mon fardeau, Seigneur, vers toi ma voix s'élève.
Oh ! mourir pour revivre, oh ! vivre pour mourir.

Le poisson loin des flots traîne son agonie,
Mais la mort le délivre et ces maux vont finir ;
Oh ! bienheureux poisson, oh ! destin que j'envie,
Oh ! mourir pour revivre, oh ! vivre pour mourir

Quand sur le saint autel, ta divine présence
A mon cœur enivré vient se faire sentir,
Rien ne peut apaiser l'ardeur de ma souffrance ;
Oh ! mourir pour revivre, oh ! vivre pour mourir ?

Le mort est un bienfait vers lequel je soupire,
Car vivre loin, de toi mon Dieu ! c'est trop souffrir.
Je n'y tiens plus, de grâce, abrège mon martyre,
Oh ! mourir pour revivre, oh ! vivre pour mourir (1)!

La mort, pour nous servir de la comparaison tant aimée de sainte Tèreſe, est le doux instant où le papillon secoue sa robe terrestre pour se parer de ses ailes brillantes. Rien de triste dans la mort, la sépulture était parée de fleurs, on couvrait la tombe de scapulaires, de rubans et de velours, on égrenait le chapelet, les yeux fixés sur la demeure des anges, sur le ciel toujours ouvert ; sainte Tèreſe portait dans son signet le résumé de sa prière et de la règle imposée aux Carmélites ; elle les méditaient en les enseignant.

(1) L'article du *Fraser's Magazin* a été traduit avec critique et intelligence par M. Auguste de Vignerie, dans la *Revue britannique*.

VII

LE LIVRE DES CONFESSIONS DE SAINTE TÉRÈSE

1560-1564

Après avoir analysé les œuvres purement mystiques de sainte Térése, il nous paraît essentiel de consacrer un chapitre tout entier à l'examen du livre où la Sainte se révèle dans toute la naïveté de son cœur et de son amour pour Jésus-Christ. Ce livre appartient à deux ordres d'idées séparées ; l'un chronique et récite dans lequel Térése dit sa vie intérieure, ses efforts pour réaliser ses fondations, les luttes qu'elle a dû soutenir, pour éviter les découragements de sa volonté ardente, énergique, tendre et douce à la fois. Le style est rapide, coloré comme l'imagination de la femme espagnole (1).

(1) Aucun livre n'a été plus souvent imprimé que ce qu'on appelle improprement la *Vie de sainte Térése* ; on doit

L'autre partie, plus vive encore est remplie d'apparitions et de prodiges, dont sainte Tèreſe ſentit ſon âme émue et ſecourue. Jéſus-Chriſt, la Sainte-Vierge viennent à elle, lui parlent, la conſeillent, la dirigent, l'encouragent, et ces apparitions ne peuvent être priſes au figuré; la Sainte rapporte les paroles, les expreſſions; elle décrit le coſtume divin, elle a vu, elle a aperçu diſtinctement tous les faits qu'elle raconte. Les ſavants Bollandiſtes les acceptent comme une certitude (1), et dans la bulle de canonisation, ils ſont admis en preuve de la ſainteté particulière de Tèreſe.

Nous allons franchement au but, et aborder la queſtion générale des apparitions et des viſions, pour répondre aux tièdes convaincus. Il eſt impoſſible d'être chrétien de l'Évangile, de l'Ancien Teſtament et des Actes des Apôtres, ſans reconnaître que Dieu peut, en certain cas, ſe manifefter à l'humanité; il peut ſuspendre l'ordre naturel par des miracles; il peut apparaître lui, ſes anges, la Vierge, ſes ſaints à quelques âmes privilégiées.

dire les Confessions: La première traduction en français eſt celle de P. Paris, 1630.

(1) Aucun travail n'a été fait avec plus de ſoin que celui des Bollandiſtes, (mois d'octobre).

Ceci, au reste, n'est pas un fait particulier au christianisme ; tout l'Ancien Testament est plein des révélations de Dieu : les anges apparaissent pour arrêter l'épée d'Abraham : les prophètes ont le don particulier de communiquer avec le Seigneur, qui apparaît le regard doux ou flamboyant. Les mystères du paganisme n'étaient qu'un grand spectacle d'apparitions ; Virgile en a fait le tableau dans son *Enéide* ; les philosophes avaient leur génie familier et l'école moderne admet tout un monde d'esprit, dont le magnétisme est la première révélation.

Nous descendons ainsi jusqu'aux idées profanes pour bien constater que les apparitions sont dans l'ordre des choses possibles, et que Dieu a la faculté souveraine de se manifester par lui ou par ses saints ; tout est mystère autour de nous : qui peut expliquer le développement d'une fleur, la puissance de la création ? Le doute sur ces apparitions ne peut naître qu'en niant la certitude et la vérité du témoignage particulier : sainte Térése, avec sa simplicité accoutumée, a bien soin de distinguer les apparitions célestes d'avec les vaines imaginations que la solitude d'esprit et l'orgueil de l'extraordinaire peuvent inspirer.

Afin d'éviter ces périls et de recueillir plei-

nement le fruit de ses oraisons, sainte Tèrese consulta deux savants docteurs : François de Salcedo et Gaspard Lazara ; elle mit sa conscience sous la direction d'un révérend Père de la compagnie de Jésus, à peine fondée, Jean Pédranos. Les Jésuites étaient des confesseurs à l'esprit élevé : elle se trouva bien heureuse après sa confession générale ! Pour un chrétien, en effet, l'état de grâce est la perfection du bonheur ; Tèrese éprouva une bien dure affliction après le départ de ce bon Père ; mais une joie infinie éclaira son cœur, lorsque saint François de Borgia lui écrivit pour approuver son oraison (1), cette sublime prière qu'elle adressait à Dieu : Tèrese, agenouillée, pria le Seigneur avec tant de ferveur, qu'elle le contenta en tout, et tomba en extase : l'extase, sublime rêverie catholique ! Est-ce que toutes les grandes pensées, poésies, inspirations ne viennent pas de l'extase ? Alors, elle entendit les paroles de Notre-Seigneur et ces paroles pénétrèrent son cœur, elle se trouva changée. « Et combien, dit-elle, ces inspirations diffèrent de celles qui viennent du seul entendement, il ne faut pas

(1) François de Borgia était duc de Candie ; il fut le troisième général de l'ordre des Jésuites.

la confondre avec les tentations du démon. » Tèreſe réfléchit deux années pleines et entières; elle fut dirigée dans ces doutes et ces hésitations par le révérend Père Alvarez; elle tomba dans une tristesse profonde, des nuages épais obscurcissaient son esprit, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ daigna lui apparaître encore pour la soutenir de sa divine parole!

Ces luttes de sainte Tèreſe, avant d'arriver à sa fondation, s'expliquent par la seule raison. Quel est l'esprit, même philosophique qui, à la veille d'une grande résolution, n'éprouve pas ce doute, cette tristesse de l'âme? Jésus-Christ se fit entendre au cœur de la Sainte, et lui ordonna de soumettre ses pensées, ses incertitudes au Père Alvarez, son confesseur, qui seul pouvait droitement la diriger; Tèreſe en éprouva un bonheur infini. La direction ferme et sûre d'un esprit prudent est toujours une force; elle n'eut plus alors que des voix intérieures et les visions que les mystiques appellent imaginaires: elle vit un ange qui perçait son cœur d'une flèche ardente, et tout son corps en tressaillit; elle trouva la croix de son chapelet transformée; Tèreſe révéla ces circonstances à son confesseur qui la dirigeait et la contenait.

Elle avait alors besoin de conseils et d'appui

dans l'œuvre qu'elle se proposait, la réforme de l'ordre du Carmel (1) : elle cherchait un encouragement dans la voix d'en haut, et Notre-Seigneur voulut la diriger en se manifestant plus directement à elle : un jour, elle le vit dans sa nature humaine, admirable de visage, beau de corps, et elle baisa ses mains divines : cette apparition sublime, jointe à la transformation de la croix, du chapelet, le souvenir de la présence de cet ange dont la flèche embrasée avait percé son cœur, tout cela semblait constater la sainteté de ses extases. Ce n'était point sa nature d'ardente Espagnole qui avait entraîné son esprit dans une région surnaturelle, elle portait comme saint François d'Assise des témoignages palpables et pour ainsi dire matériels ; cependant, son humilité faisait encore douter que Dieu daigna visiter une nature si infime, si abaissée pour manifester sa grandeur.

Térèse écrivit tous les détails de cette lutte, qui tuait son corps de douleur et abîmait son esprit de crainte, à Saint-Pierre-d'Alcantara, qui la fortifia et la rassura : « Ces visions à ses yeux venaient du ciel, et il en fallait suivre l'impulsion et obéir. » Ces deux grandes âmes s'é-

(1) Les Carmes, les Carmélites non réformés.

taient comprises : toutes deux marchaient au même but, la réforme de l'ordre du Mont-Carmel. La réalisation du bien trouve toujours de nombreux obstacles ; entre tous les religieux, la compagnie de Jésus seule avait compris les bienfaits de cette réforme. Sainte Tèreſe, un peu raffermie, éprouvait néanmoins encore des tristesses et des découragements ; elle s'exprime avec amertume sur les faiblesses de son corps, elle ne se croyait pas les forces suffisantes pour suivre la voie que Dieu lui avait tracée : elle luttait toujours, le démon s'était placé à ses côtés avec les tentations ; elle le chassait à force de prières et d'eau bénite. Souvent la Sainte faisait un retour sur sa vie passée, sur les plaisirs mondains de sa jeunesse. Elle eut encore une vision : comme Dante, elle vit s'ouvrir les portes terribles de l'enfer : « Laissez toute espérance, vous qui entrez ; » elle aperçut la place qui lui était réservée, si elle avait suivi la voie des plaisirs, des distractions et de coquetterie de son premier âge.

Au milieu de sa terreur et de ces hésitations, le Seigneur lui commanda impérativement la réforme des Carmes, et dès ce moment sa résolution fut prise de fonder sous l'invocation de saint Joseph, un couvent de la réforme à Avila,

de concert avec sa nièce doña Maria d'Ocampo. Son plus ferme coopérateur, fut saint Pierre d'Alcantara. Térèse rédigea la règle; encouragée par ce puissant et saint appui elle acheta une petite maisonnette qui devint ensuite le vaste monastère de Saint-Joseph. Les oppositions s'élevèrent de toute part, le prieur des Carmes en tête; il avait d'abord approuvé l'institution, mais quand il apercut le vaste développement que prenait la réforme monastique, il en eut peur. Il parvint à soulever la cité d'Avila tout entière contre les religieuses de la petite maisonnette : accablée de souci, la nuit, Térèse vit apparaître devant elle la Sainte-Vierge et saint Joseph qui accouraient pour reconforter son âme éperdue.

Cependant sainte Térèse se crut obligée de quitter Avila, tant cette opposition était vive; elle vint alors à Tolède chez Louise de la Cerda, la sœur de la duchesse de Médina Cœli (1). Tout ce drame religieux se passait dans les hautes familles d'Espagne, lorsqu'elle fut éprouvée par le deuil. Marie Lacerda sa sœur, mourut, et la veille de cette mort la sainte en avait eu

(1) Les Medina Cœli étaient de la grandesse espagnole la plus élevée.

la révélation secrète. Quand on a la foi, ces grandes douleurs se consolent, car on se reverra là-haut, au ciel. Chez la duchesse de Médina Cœli, Tèreſe connut la mère Marie de Saint-Joseph, qui lui prêta le concours de son zèle : Tèreſe fut tellement animée par ses paroles qu'elle résolut de poursuivre sa fondation, sans moyens, sans ressources, sans revenus; tel avait été l'avis de saint Pierre d'Alcantara. Les choses que Dieu veut se font par la seule force de sa volonté. Le soir Jésus-Christ lui révéla que le nouveau monastère, bien que pauvre et délaissé, serait pour elle un séjour de délices.

Sainte Tèreſe, sans hésiter alors, revint à Avila où elle fonda solennellement son nouveau monastère le jour de la saint Barthélemy 1562 (1). L'opposition se renouvela bientôt avec fureur; la supérieure de l'Incarnation, à laquelle avait appartenue sainte Tèreſe, la rappela impérativement, et menaça de la châtier comme une religieuse fugitive : à quoi fallait-il se résoudre ? Le soir, agenouillée dans le chœur, elle vit la Vierge lui sourire; elle était vêtue d'un manteau blanc; au même moment toutes les religieuses furent couvertes du même man-

(1) C'est la date que fixent les Bollandistes.

teau éclatant qui devint le vêtement essentiel de l'ordre réformé. Alors la pensée de la sainte se porta sur la grandeur de Jésus-Christ, la seule vraie, et elle s'écria : « Seigneur, pourquoi vous cachez-vous toujours à mon amour, car tout est tyrannie et vanité dans les lois du monde ! »

Térèse vit Jésus rayonnant dans le sein de son Père, et chaque fois qu'elle s'approchait de la Sainte-Table, elle l'apercevait dans l'hostie consacré. Au milieu de ces extases répétées, elle entendit Jésus lui promettre sa divine assistance pour la fondation et le développement du monastère de Saint-Joseph d'Avila. Térèse était alors malade, souffrante ; l'activité d'esprit et du cœur lui donnait une énergie particulière, soudaine ou persévérante ; loin de se plaindre de ses douleurs, elle en appelait de nouvelles, et dans le paroxysme de son exaltation elle prononça des paroles devenues saintes, comme une devise pour son ordre ; « Seigneur, toujours souffrir ou mourir ! » Dans cette surexcitation du cœur, elle entendit le Christ la choisir pour son épouse spirituelle ; et les noces mystiques étant célébrées le Seigneur lui dicta les règles de son ordre réformé, qui porterait des fleurs et des fruits, même de son vivant. Jésus finit par lui transmettre

certains commandements pour préparer la retraite des Carmes.

Tel est le récit, la confession de sainte Tèreſe. On dirait un poème primitif, antique, où le merveilleux est jeté à pleines mains. Le ciel s'unit incessamment à la terre; l'Espagne ardente aimait cette poésie des miracles qui fait du recueil des Bollandistes la plus attrayante des lectures. Qu'est-ce que la pensée humaine, sans le supernaturalisme? « Qu'est-ce que l'histoire des mortels, comme dit Virgile, sans l'intervention des dieux? » L'imagination croyante de sainte Tèreſe jette sur ses OEuvres un attrait indicible, même pour les cœurs mondains. Les règles primitives des Carmélites Déchaussées sont calmes et modérées; elles ne présentent rien d'étrange ni de douloureux.

L'heure du lever était cinq heures en été, six heures en hiver; les sœurs commençaient la journée par prier et méditer pendant une heure, chacune dans leur cellule; puis, à la suite de la messe, venait le travail des mains, tel que la couture ou toute autre occupation légère qui ne captivait point l'esprit. Dans la plupart des maisons religieuses il y avait une salle commune pour le travail; mais Tèreſe, voulant éviter le bavardage, établit dans sa maison une solitude

constante, excepté à l'heure des repas. Si les sœurs étaient obligées de se réunir, elles gardaient le silence le plus strict. Point de repas du matin ; elles jeûnaient durant les mois d'hiver depuis septembre jusqu'à Pâques, et le reste de l'année elles ne mangeaient que du pain, des légumes et des fruits ; jamais de viande, à moins qu'elle ne fût ordonnée par les médecins. Pendant le dîner, il leur était permis de parler, après quoi, elles récitaient les vêpres et écoutaient une lecture spirituelle. Le travail, l'examen de conscience, les complies et la collation remplissaient le reste de la journée, jusqu'à onze heures, qui était le moment du coucher.

VIII

LES RELIQUES DE SAINTE TÉRÈSE, SES FONDATIONS

17^e ET 18^e SIÈCLE

La promesse que le Seigneur avait faite à sainte Tèreise était accomplie ! Avant sa mort un grand nombre de monastères de sa réformation étaient fondés (1) ; l'ordre des Carmélites Déchaussées avait pris son développement avec cet enthousiasme qu'inspirent en Espagne les institutions catholiques. La foule acclamait Tèreise la bienheureuse, la sainte ; des funérailles populaires l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe dans l'église des Carmélites d'Albe. Son corps y resta jusqu'à l'année 1585 où, sur les réclamations

(1) Le Révérend Père Bouix a donné le tableau exact de tous les monastères de l'ordre de sainte Tèreise, existant au dix-huitième siècle. (3^e volume des *Œuvres de sainte Tèreise.*)

persévérantes du chapitre de Saint-Joseph d'Avila, il fut transporté dans cette église. Les chroniques disent que sainte Térèse était belle sur son lit de funérailles, de cette beauté particulière que donne la mort, surtout quand, par un privilège de Dieu, les vers de la tombe respectent le cadavre. En Espagne on était accoutumé aux honneurs rendus aux corps saints ; on les ornait de fleurs, de beaux vêtements purs et neufs ; la tubéreuse, le jasmin étaient semés à profusion ; on ceignait leur front d'une couronne de roses blanches au milieu de cierges jaunes, de la couleur du visage. Ainsi on se pressait autour du cercueil tandis que les processions sillonnaient les rues de la cité en chantant des hymnes.

Le duc d'Albe réclama le corps de sainte Tère-se comme le plus beau trésor de la famille des Carmélites ; les reliques étaient considérées comme la pierre précieuse des églises. On lit dans les chroniques du treizième siècle que lors de la prise de Constantinople par les Croisés, les barons, les chevaliers, les abbés stipulèrent qu'ils pourraient s'emparer des reliques dans les plus vieilles basiliques de la Byzance chrétienne.

Quand les religieuses d'Avila réclamèrent le corps de la sainte, ils le trouvèrent renfermé dans le fond d'une tombe avec trois couches de

maçonneries, gardé comme dans une forteresse. La duchesse d'Albe fit élever un magnifique mausolée; le corps saint, renfermé dans un coffre de cristal pur enrichi de pierreries, fut placé au centre de la chapelle tapissée d'*Ex-voto* de scapulaires et de rosaires. De longues files de moines et de pèlerins vinrent le visiter et prier aux pieds de la châsse. Le nom de sainte Térése glorifia désormais la nationalité espagnole; sur vingt jeunes Castellanes, Andalouses, Aragonaises, la moitié porta le nom pieux de Térésa.

Ici je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de rapporter, sur les reliques de sainte Térése, l'opinion de l'écrivain protestant qui a écrit dans le *Fraser's Magazin* un article si remarquable. «Lorsqu'un saint passe de cette vie à l'autre, son corps est un trésor convoité. Les habitants d'Albe, quoiqu'ils n'y eussent aucun droit, voulurent s'assurer la possession du corps de sainte Térése, et ils creusèrent sous la chapelle du couvent un tombeau très-profond où ils l'ensevelirent, et qu'ils scellèrent avec du ciment et de larges pierres. Peu à peu, c'est l'histoire qui l'affirme, la chapelle fut remplie d'une odeur si pénétrante, malgré sa suavité, qu'on ne pouvait plus la supporter. Le provincial se rendit sur les lieux et, neuf mois après sa mort, la tombe

de la morte fut ouverte. Son corps, quoique suffisamment chargé d'embonpoint, fut trouvé intact. Le sang coulait encore dans les veines, la peau avait conservé sa couleur et laissait suinter une huile embaumée qui se répandait dans la bière. Le provincial désirait fort l'emporter à Avila ; mais craignant d'irriter le duc d'Albe, il se contenta de couper la main gauche et remit les précieux restes à leur place.

« Toutefois ils ne devaient point y rester. La main faisait des miracles, et l'on se demandait si une ville étrangère avait le droit de conserver un trésor aussi précieux que le corps entier. La question fut solennellement tranchée par un ordre du Pape, et l'année suivante il fut transporté en grande pompe à Avila. Le bras gauche seul fut laissé au couvent où Tèrese avait rendu le dernier soupir. Mais à Avila le corps saint ne fut pas plus en repos qu'à Albe. Le merveilleux parfum continua à se manifester et de nouvelles exhumations eurent lieu pour satisfaire la curiosité ou le désir universel de posséder des reliques. Le cœur fut extrait du corps saint et exposé comme un miracle. Un doigt fut envoyé à Paris, un autre à Bruxelles, un troisième à Rome, où on peut le voir encore. Plusieurs fragments furent extraits du tronc pour être dis-

tribués en divers lieux. La sœur Anne trempa un mouchoir dans lesang, demeuré toujours liquide, et chacune des autres sœurs s'estima heureuse de conserver une parcelle du corps saint.

« La pieuse mutilation se poursuivit jusqu'en 1603, où Rome ordonna la clôture définitive du tombeau. Le père Thomas, jurisconsulte romain en droit canon, fut délégué pour faire exécuter les ordres du Pape. Il se rendit solennellement à Avila, accompagné du prévôt de Salamanque, du duc et de la duchesse d'Albe, d'Antoine de Tolède et de plusieurs autres grands personnages. La bière fut ouverte en présence des religieux et le saint corps découvert devant l'assistance agenouillée.

« Le prévôt de Salamanque raconte ce qui se passa en cette circonstance. Un pied fut détaché pour les Carmélites de Rome, ainsi qu'un autre ragment destiné à Sa Sainteté. Les nobles seigneurs reçurent chacun une relique et chaque sœur un léger débris. Le père Thomas s'en réserva un plus considérable. Le prévôt, dans sa modestie, se contenta du moins important. Le même historien ajoute que le père Thomas retira encore une côte, au grand déplaisir de tous ceux qui étaient présents, après quoi le tombeau fut refermé.

« Un splendide monument s'éleva sur le lieu de la sépulture. Des portes dorées en défendirent l'accès, et une lampe d'argent donnée par les ducs d'Albe fut suspendue à la voûte. » Ainsi attestée par les acteurs et les spectateurs, l'histoire se transmet aux générations suivantes. Pour s'assurer de la vérité, Ferdinand et Marie, en 1750, ordonnèrent à leur tour une nouvelle investigation. Le corps fut encore trouvé en parfait état de conservation ; mais le pied droit avait disparu ainsi que l'œil droit, une portion de l'os maxillaire et quelques côtes. La tête avait été séparée du tronc et le cou ne se retrouvait plus. Les doigts de la main droite manquaient également. Le récit du prévôt peut néanmoins être considéré comme vrai.

Ce fut ainsi que l'Espagne honora après sa mort la mémoire de sa grande sainte, continue l'écrivain du *Fraser's Magazin* qui reprend son scepticisme : « Quant à nous, nous ne pouvons que nous étonner de pareilles manifestations ; mais Tèreise vivante, la courageuse, la noble, la passionnée Tèreise de Cépéda, la femme de génie qui posséda à un si haut degré la conscience d'elle-même, réclame de nous un intérêt bien autrement grand. Un être humain cherchant à se dégager des liens du péché et ayant soif de

s'élever à une vie plus pure ne peut jamais être un objet d'indifférence. A ceux qui demanderaient quel fruit on peut tirer de l'histoire d'une personne qui, malgré les erreurs de son imagination, marcha constamment vers le noble but qu'elle avait rêvé à travers les obstacles, les souffrances et les sacrifices, nous dirons : suivez son exemple, et, mieux *éclairés, faites* aussi bien. »

A Rome, où les enquêtes sur la béatification et la canonisation sont lentes et graves, Tèreise fut proclamée sainte avec enthousiasme par le Pape Grégoire X, en 1621, et l'on plaça sa fête anniversaire le 15 octobre (1). Le Pape jugea que les actes de la vie et les œuvres de sainte Tèreise justifiaient suffisamment sa canonisation. On ne peut dire la joie qui se répandit en Espagne à cette nouvelle ; les fêtes se succédèrent dans les églises depuis Valladolid jusqu'à Cadix et Grenade ; le roi Philippe III vint visiter sa tombe et s'agenouilla devant elle. Murillo la reproduisit au milieu d'un chœur d'anges, comme la vierge de l'Immaculée Conception : son amour pour Jésus-Christ avait été si ardent qu'on l'appela sainte Tèreise de Jésus.

L'institution des Carmélites Déchaussées,

(1) Les Bollandistes l'ont placée à cette date, (octobre).

qui déjà comptait quarante couvents en Espagne, s'étendit bientôt au dehors ; les premières maisons fondées le furent dans les Pays-Bas, à Anvers, la ville si pieuse, espagnole de coutumes et de mœurs. On trouve l'indication en France d'un couvent de Carmélites fondé par le duc de Joyeuse, de la famille des Guise (1), fervente catholique. Il existait sous Louis XIII un couvent de Carmélites non réformées au faubourg Saint-Antoine ; le roi allait pieusement s'y inspirer des conseils de la chaste M^{lle} de Lafayette, qui s'absorbait dans la pensée féconde du salut. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, restée Espagnole d'imagination et de cœur, gardait les coutumes de la patrie ; le théâtre même s'en ressentait, et Corneille empruntait ses drames aux poètes castillans.

Anne d'Autriche, tout éprise des écrits de sainte Térése, désirait avec ardeur introduire en France la réforme des Carmélites Déchaussées. Elle associa à sa pensée une sainte femme, madame Acarie (2), la main remplie de bonnes œuvres, l'amie de saint Vincent de Paule. Une princesse illustre, célèbre dans la Fronde, se fit

(1) En l'année 1577 voyez le père Helyot, *Histoires des ordres religieux* et mon livre sur *Anne d'Autriche*.

(2) De la famille parlementaire des Champlatreux-Molé.

la protectrice des Carmélites non encore réformées (1) et qui depuis acceptèrent la règle de sainte Térèse.

Ce fut seulement sous la régence d'Anne d'Autriche que la première négociation s'ouvrit avec le couvent de Madrid pour amener en France des religieuses Carmélites Déchaussées. La négociation longue, difficile, fut commencée par Santeuil, le poëte des offices et des hymnes, enthousiaste des œuvres de sainte Térèse, il ne réussit pas dans sa mission, et M. de Bretigni ne fut pas plus heureux. On eut recours enfin au P. Bérulle, cet esprit actif, fondateur de tant d'œuvres pieuses; il parvint à décider les religieuses espagnoles à lui confier une petite colonie. Le P. Bérulle fit lui-même le voyage de Madrid; il en ramena six religieuses qui furent réparties en trois maisons, aux faubourgs Saint-Antoine, à Saint-Jacques et à Chaillot.

Les Carmélites de Chaillot devinrent bientôt célèbres. Etablies sur la hauteur très-rapprochée du *Cours la Reine*, elles étaient souvent visitées par Anne d'Autriche, et un peu plus tard par l'Infante, femme de Louis XIV, qui portait le doux nom de sainte Térèse. Les grandes dames

(1) Catherine d'Orléans-Longueville. — L'institution fut confirmée par un bulle de Clément VIII.

de la cour venaient y faire leur retraite, et es religieuses se vouaient à l'éducation. Cette habitude de retraite était une douce et bonne coutume; quand on était fatigué du monde, on venait retremper son âme dans la piété et la solitude; on pouvait comparer la douce quiétude du couvent à la vie agitée des plaisirs qui laissent tant de vide. Sainte Térése, Castellane d'illustre race, avait aimé les distractions, et elle avait renoncé à toutes les passions du monde pour un seul amour, celui de Jésus-Christ! Ses OEuvres, si remplies d'enthousiasme, parlaient aux imaginations vives, à la jeune fille, aux âmes tristes et déçues.

Quand les passions licencieuses de Louis XIV firent un si triste ravage dans les mœurs; quand cet espiègle royal, déjà corrompu, ne respecta plus les filles d'honneur de la reine, quelques-unes vinrent se réfugier au couvent de Chaillot. La plus célèbre fut M^{lle} de Lavallière. Louis XIV vint l'enlever avec une hardiesse sacrilège (1). Quand le sensuel monarque délaissa ses premières amours, M^{lle} de Lavallière prit le voile,

(1) Par d'anciens privilèges, les rois et les reines de France avaient le droit d'entrer dans toutes les communautés religieuses, même des ordres le plus sévèrement cloîtrés.

et la grande parole de Bossuet se fit entendre devant la cour émue : M^{lle} de Lavallière se soumit à toutes les règles avec la plus minutieuse attention ; elle, qui s'était couchée dans des lits voluptueux, accepta un matelas de paille ! Aux repas splendides de Versailles succédèrent le jeûne et les macérations. Lorsque l'âme froissée s'élève à Dieu par le repentir, le corps n'est plus rien, et l'image de sainte Térése que M^{lle} de Lavallière gardait dans sa cellule était un exemple vivant de ce courage particulier que le Seigneur donne à ses élus.

Aux Carmélites, vint aussi chercher un abri momentané M^{me} de Montespan ; la tradition raconte qu'elle faisait de petits ouvrages ravissants pour les sœurs, des pelottes, des scapulaires, des reliques en velours avec une habileté charmante. Toute pieuse que fût M^{me} de Maintenon, cœur sec et décoloré, elle n'aimait pas les Carmélites. M^{lle} de Lavallière s'y était réfugiée, et c'était un motif pour en éloigner le roi ; elle créa Saint-Cyr presque comme une rivalité, institution moitié mondaine, origine du pensionnat laïque. Sous un autre roi sensuel, Louis XV, la comtesse de Mailly, grande pénitente, vint aussi pleurer aux Carmélites.

Cette belle institution fut détruite comme les

autres par les troubles de la Révolution française. On fit une remarque alors. Plus les ordres étaient soumis à une règle sévère, moins ils profitaient de la liberté odieuse que les lois révolutionnaires leur donnaient de s'en affranchir; comme des colombes éperdues, les Carmélites restèrent solitaires jusqu'à ce que des lois plus équitables leur permissent de se réunir. Elles coururent aussitôt reprendre leurs pieux vêtements et se soumirent avec enthousiasme à la règle inflexible de sainte Térèse; elles vivent encore aujourd'hui heureuses et bénies.

La réforme de sainte Térèse devait s'étendre aussi aux Carmes comme elle l'avait ordonné. Cette réforme fut reçue en France, et les religieux se partagèrent en Carmes Déchaussés et de la sainte Observance (1). Désormais ils ne durent plus se mêler au monde que pour secourir le pauvre; ils furent ses médecins, ses chirurgiens, ses apothicaires; et l'*Eau des Carmes* est restée célèbre. A l'observance absolue de la réforme de sainte Térèse ils joignirent encore une solitude particulière dans ce qu'ils appelaient *le désert*, souvenir de l'institution primi-

(1) Les Carmes Déchaussés furent admis en France en 1603.

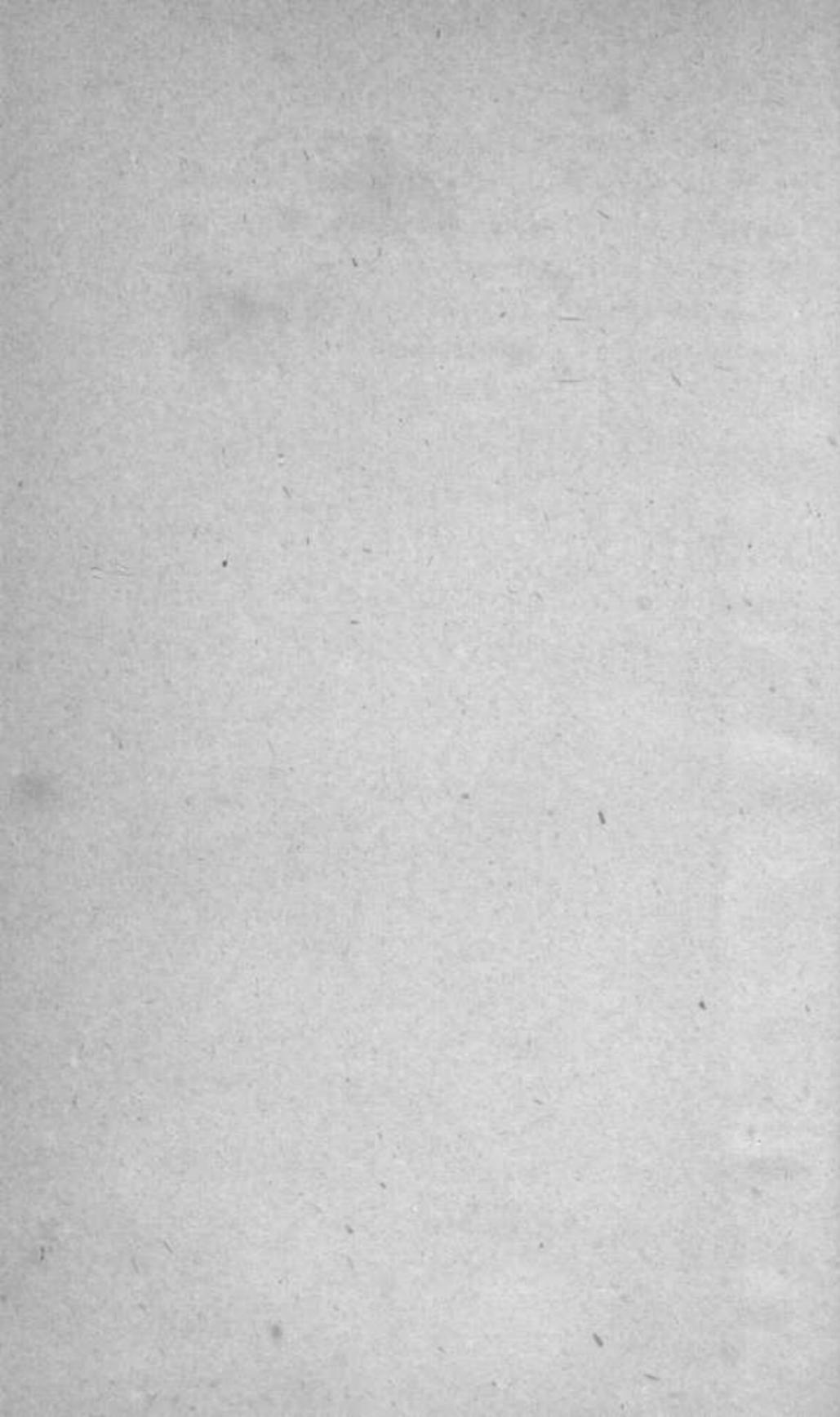
tive dans la Palestine. A chaque couvent des Carmes était joint un désert, champ isolé où ils venaient faire leur retraite pour méditer et prier, muets pour tous, excepté pour le supérieur quand il leur adressait la parole ; leur force, leur puissance était dans la méditation. Tous portaient le manteau blanc, la robe de bure un peu serrée, comme on les voyait peints encore sur un tableau du cloître de la place Maubert ; quelquefois ce manteau était bariolé. Les Espagnols portaient une longue barbe, ainsi qu'ils sont reproduits dans un tableau de l'église de Salamanque ; le manteau est court et retroussé (ainsi les Carmes étaient peints sur une fresque antique du couvent de Bologne) ; ils eurent des habits particuliers pour le tiers-ordre et l'archiconfrérie du Mont-Carmel.

La Révolution française renversa l'ordre des Carmes, comme tous les autres ; l'esprit de Luther fut satisfait ; la commune de Paris choisit le sanctuaire des Carmes de la rue de Vaugirard pour accomplir la sanglante hécatombe des prêtres du 3 septembre 1792.

On les persécuta partout, et cependant les Carmes ont reparu et brillent encore par la célébrité de la prédication. Ceux qui méditent beaucoup seront toujours les maîtres de la pa-

role et de la pensée. La loi inique de la sécularisation des ordres religieux ne saurait longtemps exister dans un pays libre : s'il plaît à des citoyens de s'imposer une loi de jeûnes et de prières, de revêtir un costume simple, décent, austère, l'empêcher serait une tyrannie. Ils prêchent, ils enseignent le bien, la vertu, l'aumône; où est le mal? ils mangent en commun, prient pour tous, défendent la doctrine chrétienne; est-ce un crime? Dans les sociétés modernes n'y aurait-il qu'une liberté : celle d'attaquer Dieu, et les grandes maximes de l'autorité!









MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

**Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa
de Jesús.**

Número.....

Estante.....12

Tabla.....

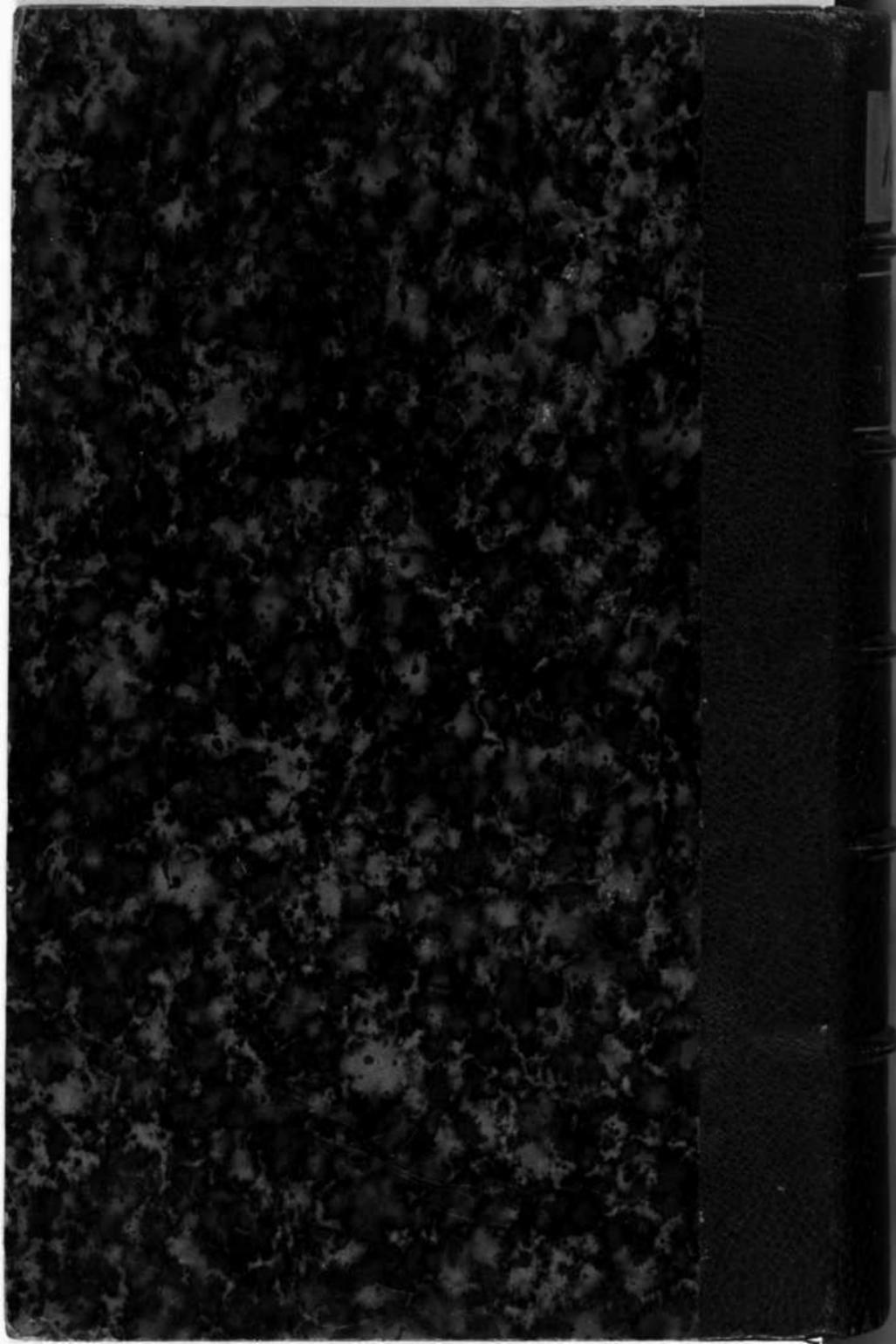
1616

Precio de la obra..... Ptas.

Precio de adquisición. »

Valoración actual..... »

3



1616.

CAPEFIGUR

—

SAINTE

TÉRÈSE

DE JÉSUS